



uOttawa

L'Université canadienne  
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND  
POSTDOCTORAL STUDIES

Véronic Tardif

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (lettres françaises)

GRADE / DEGREE

Département des lettres françaises

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Le Hockey dans L'Imaginaire Romanesque de Roch Carrier et de Jacques Poulin

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Robert Yergeau

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Patrick Imbert

Marcel Olscamp

Gary W. Slater

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES /  
DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE AND POSTDOCORAL STUDIES

**LE HOCKEY DANS L'IMAGINAIRE ROMANESQUE  
DE ROCH CARRIER ET DE JACQUES POULIN**

par

Véronic Tardif

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
de l'Université d'Ottawa  
en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises)



Library and  
Archives Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Published Heritage  
Branch

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*

*ISBN: 0-494-11428-2*

*Our file* *Notre référence*

*ISBN: 0-494-11428-2*

#### NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

#### AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

  
**Canada**



**Le hockey dans l'imaginaire romanesque  
de Roch Carrier et de Jacques Poulin**

par

Véronic Tardif

Depuis la fondation du club de hockey des Canadiens de Montréal, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les Québécois se sont identifiés à cette équipe et plus particulièrement, au fil des époques, à certains joueurs, au premier rang desquels Maurice Richard, qui a atteint le statut de héros.

Le hockey faisant partie de l'identité socioculturelle du Québec, nous nous sommes intéressée à la place qu'il occupe dans la littérature québécoise. Pour ce faire, nous avons choisi la perspective de l'imaginaire, défini notamment comme la manifestation d'un inconscient collectif d'où sont tirées des images servant de fondement à la création artistique. Ces images véhiculent ainsi des références culturelles propres à un peuple.

Le choix de Roch Carrier et de Jacques Poulin s'est imposé à nous pour un certain nombre de raisons, la première étant, évidemment, la présence récurrente du hockey dans leurs romans publiés depuis les années 1960 jusqu'à aujourd'hui.

Notre thèse met donc en relief les manières plurivoques de ces deux écrivains d'utiliser le hockey comme moteur de l'imaginaire dans leurs romans.

## REMERCIEMENTS

Pour avoir cru en moi et pour m'avoir énormément encouragée dans mon cheminement universitaire, je tiens à remercier Robert Yergeau.

Je remercie ma mère Lise, mon père Claude, et ma sœur Mary-Claude, pour le soutien qu'ils m'ont toujours manifesté et pour leur l'amour inconditionnel.

Merci à Carole d'avoir été ma « deuxième maman » durant toutes ces années.

Merci à Luc d'avoir travaillé si fort sur mon cas et de m'avoir fait prendre conscience de l'importance du français!

Merci à Hélène d'avoir toujours été là pour m'appuyer et m'encourager.

Finalement, merci aux Canadiens de Montréal pour l'inspiration...

Il est bien évident que le hockey au Canada est bien plus qu'une simple manifestation sportive et que les Canadiens de Montréal, au Québec, c'est bien plus qu'un simple club de hockey.

Renald Bérubé, « Les Québécois, le hockey et le Graal », p. 194.

À la mémoire de papy Pomerleau  
et de papy Tardif

À ma petite Fanny

## Introduction

### Avant-match

Que disent l'art et la littérature du sport? Quelle place lui donnent-ils dans l'histoire, dans le social, dans la culture globale, dans l'imaginaire? Si, avec sa vivacité coutumière, l'Albertine d'*À la recherche du temps perdu* peut dire au narrateur proustien qu'elle « adore tous les sports », c'est l'indice qu'il y a du sens à trouver dans les représentations des pratiques et des corps sportifs<sup>1</sup>.

C'est au début du XX<sup>e</sup> siècle que le hockey a vraiment commencé à se développer au Canada, notamment à Montréal : « Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Montréal est la grande ville du hockey du pays et ce sport est en pleine effervescence<sup>2</sup>. » La naissance du club de hockey des Canadiens de Montréal en 1909 marquera le début d'une grande passion des Canadiens français<sup>3</sup> pour ce

---

<sup>1</sup> Yan Hamel *et al.*, «Présentation», *Des mots et des muscles! Représentations des pratiques sportives*, Québec, Éditions Nota bene, 2005, p. 7.

<sup>2</sup> Pierre Bruneau et Léandre Normand, *La glorieuse histoire des Canadiens*, préface de Jean Béliveau, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2003, p. 13.

<sup>3</sup> Les francophones du Canada furent longtemps les seuls à être appelés des « Canadiens ». Après la Confédération, la distinction entre les anglophones et les francophones se fit par l'ajout de la langue : ils devinrent des « Canadiens anglais » ou « Canadiens français ». « On peut dater avec assez de précision la mise en question de "Canadien français" et son remplacement par "Québécois". Il s'agit d'un phénomène tout récent, [...] qui coïncide avec cet éveil du Québec qu'on a appelé "la révolution tranquille". » (Robert Major, « Québécois ou Canadien français : note sur l'identité québécoise et la fortune d'un vocable », *Convoyages*, Ottawa, Éditions David, 1999, p. 46.) C'est pourquoi, dans le but de ne pas

sport. Il existait déjà, à Montréal, deux équipes qui faisaient partie de l'Association de hockey de l'est du Canada : les Wanderers et les Shamrocks, deux équipes anglophones. La principale raison ayant mené à la création d'une équipe francophone était de permettre aux joueurs canadiens-français d'occuper une plus grande place dans le hockey. Au fil des ans, l'identification des Canadiens français aux joueurs des Canadiens de Montréal prendra de l'ampleur. Si bien qu'elle mènera à la célèbre émeute du 17 mars 1955, au Forum de Montréal, à la suite de la décision de Clarence Campbell, le président de la Ligue nationale de hockey, de suspendre Maurice Richard pour les trois dernières parties de la saison et la totalité des séries éliminatoires, ce que les Canadiens français virent comme un affront de trop de la part d'un Canadien anglais.

Le hockey faisant partie de l'identité socioculturelle du Québec, nous avons choisi d'analyser la place qu'il occupe dans la littérature québécoise. Même si, ce faisant, nous sommes consciente de ce qu'indiquait Renald Bérubé en 1973 :

Malgré tout, il faut constater que la culture dite « sérieuse » n'a jamais pris le sport trop au sérieux [...]. Entre les tenants de la culture (avec un grand C ou un grand K) et les sportifs, au Québec, aucun divorce n'a jamais eu lieu parce qu'aucune union n'a jamais été célébrée. Le sport et la culture, semble-t-il, appartiennent à deux univers différents qui ne sauraient se rejoindre sans se ternir mutuellement. Si l'on fait exception de quelques manifestations récentes [...], la littérature ou le

---

commettre d'anachronisme, nous utiliserons, selon l'époque évoquée, « Canadien français » ou « Québécois ».

théâtre n'ont jamais intégré le sport en général et le hockey en particulier à leur univers propre. Alors que, si l'on va voir du côté de la littérature américaine, cette intégration est déjà faite depuis un long moment<sup>4</sup>.

Il mentionnait quand même trois œuvres littéraires où le hockey est présent : *Ben-Ur* de Jean Barbeau, *Le chemin du Roy* de Claude Levac et Françoise Loranger et *Il est par là, le soleil* de Roch Carrier. Pour sa part, Carlo Lavoie remarquait, dans son article sur Maurice Richard paru en 2002, qu'« [a]u lieu de se donner d'emblée, le hockey se donne plutôt souvent à lire de façon fragmentaire à l'intérieur de la littérature québécoise<sup>5</sup> ».

Puisque le hockey n'occupe toujours pas une place importante dans la littérature québécoise, ce n'est pas un sujet très étudié. À notre connaissance, il n'existe qu'une seule thèse de doctorat sur le sujet, celle de Carlo Lavoie, soutenue en 2002, sur le « Discours sportif et roman québécois : figures d'un chasseur du territoire ». Il a étudié trois sports (la chasse, le hockey et le baseball), dans trois romans québécois : *L'élan d'Amérique* d'André Langevin, *Le cœur de la baleine bleue* de Jacques Poulin et *L'emmitouflé* de Louis Caron. Il voit ainsi la pertinence de l'analyse du sport dans la littérature :

Si la littérature, comme on l'a affirmé maintes fois, est une réponse fictive à un état du social, pourquoi le sport ne pourrait-il pas y être associé? Voilà une question intéressante. Pour nous, elle pose d'abord un problème essentiel dans la compréhension de toute société et de tout individu. Dès lors, il

<sup>4</sup> Renald Bérubé, « Les Québécois, le hockey et le Graal », *Voix et images du pays*, n° 7, automne 1973, p. 198-199.

<sup>5</sup> Carlo Lavoie, « Maurice Richard : du joueur à la figure », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, vol. 22, n°s 1-2-3, automne 2002, p. 212.

est possible d'imaginer que des sports pratiqués au Québec, tels la chasse, le hockey et le base-ball, peuvent intervenir dans l'étude de la littérature québécoise à titre d'opérateur de lisibilité<sup>6</sup>.

Dans sa thèse, il montre comment les Québécois sont en quête de leur territoire et de quelle manière ils arrivent à l'habiter, par la pratique réelle et symbolisée de ces trois sports. De notre côté, nous analyserons l'imaginaire romanesque à l'œuvre dans les romans de Roch Carrier et de Jacques Poulin.

L'un des premiers intellectuels à s'intéresser à l'imaginaire fut Jean-Paul Sartre, dans les années 1930, pour qui l'imaginaire est étroitement lié au réel et se trouve à la base des images formées dans une œuvre d'art. Pour sa part, Carl-Gustav Jung croit que l'imaginaire n'est pas spécifique à un seul individu, mais bien à un groupe. L'imaginaire témoignerait ainsi de la manifestation d'un inconscient collectif d'où sont tirées les images servant de fondement à la création artistique. Dans le cas de Gaston Bachelard, l'imaginaire de chaque individu, en fonction de ses expériences personnelles, est unique dans l'utilisation qu'il en fera. Enfin, on peut difficilement traiter de l'imaginaire sans citer l'essai de Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Selon lui, l'imaginaire joue un rôle décisif dans notre représentation du monde. En littérature, l'imaginaire se révèle à travers des modèles mythiques qui servent de base à la création. Enfin, l'imaginaire renvoie souvent au rêve et, dans le cas du hockey, à l'enfance. Pour

---

<sup>6</sup> *Id.*, « Discours sportif et roman québécois : figures d'un chasseur du territoire », Département de français, Université Western (Ontario), thèse de doctorat, 2002, f. 5.

mieux en saisir les mécanismes psychiques, nous présenterons l'analyse de Freud sur le retour à l'enfance et la signification des rêves.

Dans le domaine des études québécoises, nous aurons recours au livre de Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, qui analyse l'imaginaire dans la société québécoise. Nous verrons comment, selon lui, l'écrivain introduit inconsciemment dans ses romans, des références culturelles propres à sa réalité. En outre, l'imaginaire a déjà servi à étudier certains aspects de la littérature québécoise. Citons les essais de René Lapierre (*L'imaginaire captif: Hubert Aquin*) et, surtout, celui de Pamela V. Sing (*Villages imaginaires. Édouard Montpetit, Jacques Ferron et Jacques Poulin*), car elle a consacré un chapitre à Jacques Poulin. Toutefois, aucune analyse inspirée de cette théorie ne s'est intéressée à ce jour au hockey, du moins à notre connaissance. En outre, même si plusieurs livres et articles ont été consacrés à Roch Carrier et à Jacques Poulin, c'est la première fois, sauf erreur, qu'une étude réunit ces romanciers par le biais du hockey.

Nous avons choisi d'étudier ces deux auteurs pour un certain nombre de raisons, la première étant, évidemment, la présence du hockey dans leurs romans. De plus, ces deux auteurs majeurs ont débuté leur parcours romanesque presque en même temps : en 1968, dans le cas de Carrier ; en 1967, dans celui de Poulin.

Le premier chapitre de notre thèse portera sur la théorie de l'imaginaire, ainsi que sur la place occupée par le hockey au Québec à l'aune

des études et de la création littéraires. Les deuxième et troisième chapitres seront consacrés respectivement à Roch Carrier et à Jacques Poulin ; nous y analyserons les romans de notre corpus, par ordre chronologique. Enfin, le quatrième chapitre mettra en relief les éléments de convergence et de divergence dans les romans de Carrier et Poulin. Il sera assez court, mais nous avons cru bon d'en faire un chapitre afin de résumer et de combiner le résultat de nos analyses.

Bref, notre thèse nous permettra de circonscrire les manières plurivoques de Roch Carrier et de Jacques Poulin d'utiliser le hockey comme moteur de l'imaginaire dans leurs romans.

## Chapitre I

### Première période

#### 1. En quête d'un imaginaire

Maurice Lemire soutient que « le problème particulier des Québécois, c'est d'avoir eu à se réinventer un imaginaire. En 1760, ceux que l'on appelait les "habitants" n'étaient plus des Européens, mais ils ne s'identifiaient pas non plus aux Indiens<sup>7</sup>. » Selon lui, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle,

tout se passe comme si les esprits d'ici n'avaient pas été assez vigoureux pour se détacher des modèles français et en fabriquer un [imaginaire] qui leur soit propre. Pour que la littérature française serve vraiment de catalyseur, il aurait fallu qu'elle coïncidât parfaitement avec la réalité d'ici<sup>8</sup>.

À l'appui de ses propos, Maurice Lemire citera Louis-Auguste Olivier qui, dans un essai sur la littérature au Canada, paru en 1845, ne se montrait guère enthousiaste :

Notre population actuelle, laborieuse et morale, mais peu nombreuse; notre histoire dépouillée des grands événements qui ont agité l'Europe au commencement de ce siècle, ne leur [*sic*] offrait qu'un champ ingrat à cultiver : aucun de ces caractères puissants, aucune de ces passions orageuses qui bouleversent

<sup>7</sup> Maurice Lemire, « En quête d'un imaginaire québécois », *Imaginaire social et représentations collectives. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, s. la dir. de Fernand Dumont et d'Yves Martin, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 175.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 179.

les sociétés et excitent les hommes à des œuvres remarquables, soit dans la voie du crime, soit dans celle de la vertu<sup>9</sup>.

Le Canada ne connaît pas alors de passion qui pourrait éveiller en lui un sentiment « national », un sentiment d'appartenance et de fierté.

Reste la... religion car, comme l'a rappelé Lemire, « l'imaginaire qui sustente [la] littérature s'alimente à une seule source, la religion<sup>10</sup> ». Ce constat renvoie initialement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, on peut sans doute l'étendre, *mutatis mutandis*, jusqu'au début de la Révolution tranquille de 1960. Dans ce contexte, on peut mieux comprendre les parallèles incessants entre la religion et le hockey :

À la chapelle du séminaire, le matin suivant, nous remercions Dieu. Hier, le prêtre Lui a demandé d'aider les Canadiens : «Rappelez-vous, mon Dieu, que Maurice Richard est un Canadien français catholique. On aurait de la misère à comprendre votre justice, mon Dieu, si un Canadien français catholique ne pouvait pas gagner contre des Anglais protestants<sup>11</sup>.

Le hockey et Maurice Richard, ainsi approuvés par le clergé, sont alors vénérés par le Québec et par l'ensemble du Canada français. Le Québec, qui a si longtemps cherché à se définir et à s'imposer comme peuple, possède maintenant une de « ces passions orageuses qui bouleversent les sociétés » dont parlait Louis-Auguste Olivier. Renald Bérubé explique ainsi cet engouement pour le hockey : « Le Canada est un pays jeune qui a bien peu de réalisations

<sup>9</sup> Louis-Auguste Olivier, cité par Maurice Lemire, art. cité, p. 180.

<sup>10</sup> Maurice Lemire, art. cité, p. 184.

<sup>11</sup> Roch Carrier, *Le Rocket*, Montréal, Stanké, 2000, p. 186.

authentiquement personnelles à son crédit; si le hockey tient tant de place dans le cœur des Canadiens, c'est qu'il est un moyen d'identification nationale<sup>12</sup>. »

## 2. L'imaginaire comme objet d'étude

Les études de Sartre dans les années 1930 constituent un « véritable acte de naissance [de l'imaginaire] en tant qu'objet d'étude<sup>13</sup> ». En tentant de déterminer le fonctionnement de l'imaginaire par rapport à la conscience, il établit que l'imaginaire entretient une étroite corrélation avec le réel. Selon lui, l'œuvre d'art serait formée d'images constituées par l'imaginaire et non par la réalité qu'elle tente de reproduire. L'imagination serait à la base de ces images, puisqu'elle est « la conscience libérée des contraintes de la réalité perçue par nos sens; elle engendre des images mentales en concevant intentionnellement l'irréalité des objets ou des êtres présentés<sup>14</sup> ». En ce qui a trait à la littérature, l'imaginaire sert à produire chez le lecteur un effet déterminé en élaborant une image qui « éveille en nous des échos transsubjectifs, [qui] fait, pour ainsi dire, vibrer en nous des cordes qui dépassent notre expérience individuelle, voire notre culture<sup>15</sup> ».

---

<sup>12</sup> Renald Bérubé, art. cité, p. 193.

<sup>13</sup> Christian Chelebourg, *L'imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*, Paris, Éditions Nathan, 2000, p. 10.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>15</sup> *Loc. cit.*

L'imaginaire social ressortit donc à un inconscient collectif. Pour Carl-Gustav Jung, « la mémoire archaïque d'un peuple constitue un inconscient collectif parmi lequel nous allons puiser les images qui, alimentant notre "fantaisie créatrice", sont à la source de nos rêveries ordinaires comme des productions artistiques les mieux élaborées<sup>16</sup> ». Il a défini ainsi, dans *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, cette « fantaisie créatrice » :

Si elle dispose de sources de toute évidence personnelles, la fantaisie créatrice dispose aussi de l'esprit primitif oublié et depuis longtemps enfoui avec ses images particulières révélées dans les mythologies de tous les temps et de tous les peuples. L'ensemble de ces images forme *l'inconscient collectif* donné *in potentia* par hérédité à chaque individu<sup>17</sup>.

Ce bagage d'images n'est pas figé à jamais. Elles changent, s'adaptent et se développent avec le temps et selon la civilisation dans laquelle elles sont présentes. Jung conçoit donc l'inconscient collectif « comme vivant et *en devenir* : il établit que chaque époque peut traiter de façon neuve des images anciennes<sup>18</sup> », car pour lui,

l'inconscient [collectif], c'est le général, ce qui relie les individus non seulement entre eux pour faire un peuple, mais aussi, loin en arrière, aux hommes du passé et à leur psychologie. Donc, dans sa généralité, dépassant l'individu, l'inconscient est en tout premier lieu l'objet d'une psychologie réelle<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>17</sup> Carl-Gustav Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie*, préface et traduction d'Yves Le Lay, Genève, Librairie de l'Université Georg & Cie, coll. « Analyse et synthèse », 1983 [1953], p. 42. C'est l'auteur qui emploie l'italique.

<sup>18</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 22. C'est l'auteur qui emploie l'italique.

<sup>19</sup> Carl-Gustav Jung, *op. cit.*, p. 303.

Nous sommes d'avis que le hockey représente, au Québec, l'une des manifestations de l'inconscient collectif. Dès lors, il a sa place dans l'art, puisque « l'effet de l'art tient justement, selon Jung, à la part qu'y occupe l'inconscient collectif : l'œuvre touche par là, fait vibrer, ce qu'il y a en nous de plus profond<sup>20</sup>. » L'œuvre d'art usera de toutes les composantes de la culture dont elle est issue. De même, toutes les images utilisées dans une œuvre vont contribuer à rehausser et à amplifier leur place dans l'imaginaire collectif d'un peuple.

De l'inconscient collectif, passons à l'inconscient individuel tel que le définit Gaston Bachelard : « Il s'agit, en définitive, d'étudier la déformation subie par la réalité objective pour accéder à la réalité intime, subjective, de l'auteur<sup>21</sup>. » L'individu sera alors amené à produire des images provenant de sa propre banque d'images connues, composée à partir de ses expériences individuelles et de la société qui l'entoure. Jean-Charles Falardeau ne dit pas autre chose, qui croit que « toute œuvre romanesque [...] recèle une vision du monde. [...] [I]l faut aussitôt préciser que celle-ci est une émanation à la fois de l'écrivain et du milieu social auquel il appartient<sup>22</sup>. »

---

<sup>20</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 29.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>22</sup> Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, préface de Gilles Marcotte, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Reconnaissances », 1974, p. 95. Plus loin, il dira que « [l']univers imaginaire du roman offre des significations totalisantes de la vie sociale quotidienne et restitue en lumière ses zones d'ombre. Il transpose, recompose, transfigure, transcende et rêve la vie sociale concrète. La vision du monde implicite dans le récit

Par ailleurs, Bachelard voit l'imaginaire comme « une appréhension du monde radicalement neuve, qui permet d'échapper à la perception ordinaire de la réalité<sup>23</sup> ». De ce fait, chez chaque individu, l'imaginaire sera différent par sa propre perception de la réalité et sa façon d'y échapper.

On ne peut étudier l'imaginaire sans mentionner les travaux de Gilbert Durand sur le sujet, notamment son livre fondateur *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, dans lequel il voit en l'imaginaire « la racine même de la pensée [qui] détermine notre représentation du monde<sup>24</sup> ». Durand va souvent associer imaginaire et symbole, alors qu'il tente de cerner la particularité symbolique des images. De cette façon, « les produits de l'imagination ont une signification intrinsèque, qui détermine notre représentation du monde<sup>25</sup> ». Contrairement à Jung et Bachelard, il ne croit pas en la subjectivité des images et des symboles. Il considère que toutes les images sont objectives et qu'il est possible de les classer. En outre, Durand établit que l'image est « surdéterminée » :

La nature symbolique de l'image lui confère l'une des ses principales caractéristiques : la surdétermination. On dit que l'image est surdéterminée parce qu'elle est toujours appelée par diverses motivations. En effet, aux déterminations ponctuelles, culturelles ou individuelles de l'image, vient inévitablement se superposer une détermination ultime, profonde, qui la rattache à

---

romanesque est reliée par de subtils et profonds rapports aux visions du monde qui supportent la société et les groupes qui la composent. » (p. 104)

<sup>23</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 39.

<sup>24</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 97.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 57.

son sémantisme universel. C'est à partir de ce sémantisme archaïque que peuvent se constituer les sens ponctuels [...] <sup>26</sup>.

Dans le cadre de notre thèse, il nous plaît de voir le hockey comme une détermination culturelle, prenant appui sur une « surdétermination », qui serait la volonté d'exister comme peuple. Ainsi, le hockey serait une façon de prouver notre identité, de nous différencier des autres. En ce sens, Jean-Charles Falardeau voit les symboles comme étant polyvalents, peu importe leur provenance :

Qu'ils soient à dominante intellectuelle ou émotive, [...] qu'ils prennent la forme de héros du passé ou de monuments du présent, [...] ils sont la substance de la conscience collective. Variables selon les cultures, ils peuvent être rigides ou fluides, acceptés ou contestés, durables ou précaires. Ils font partie de ce que l'on pourrait appeler l'imaginaire collectif latent <sup>27</sup>.

Durand, lui, voit les images symboliques comme étant façonnées par les influences subjectives et objectives exercées sur elles :

L'imaginaire durandien est donc une dynamique qui détermine la représentation du monde sous la double influence du milieu et des pulsions : d'une part, les impératifs pulsionnels, subjectifs, modèlent la représentation du réel objectif ; de l'autre, les contraintes, les intimations objectives du milieu contribuent à façonner les pulsions subjectives. Les images symboliques qui composent l'imaginaire naissent de cette interaction : c'est elle qui les motive et leur donne sens <sup>28</sup>.

Dans cette perspective, on peut soutenir que l'œuvre littéraire se situe à la jonction du milieu et des pulsions.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>27</sup> Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 111.

<sup>28</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 59.

Aux termes « milieu » et « pulsion », Jean-Jacques Wunenburger préfère « l'imaginaire partagé et l'imaginaire privé<sup>29</sup> ». Selon le contexte, le hockey peut faire partie de l'une ou l'autre de ces catégories. Ce sont toutefois les images provenant de « l'imaginaire partagé » qui joueront un rôle important dans la littérature, puisque c'est sur celles-ci que l'écrivain se basera pour bâtir un univers vraisemblable : « Les énoncés et tableaux d'un imaginaire se voient relayés et modifiés par les références collectives qui viennent leur conférer une crédibilité et une authenticité supplémentaires<sup>30</sup>. » En exposant cette réalité commune et connue de tous les Québécois que représente le hockey, l'écrivain va renforcer la vraisemblance du monde qu'il crée dans son roman.

L'imaginaire concerne également l'enfance et les rêves. Sigmund Freud, « [p]our expliquer nos comportements, a mis l'accent sur le vécu précoce de l'individu et nous a enseigné à chercher dans les traumatismes de la prime enfance la source des troubles dont nous souffrons<sup>31</sup> ». Bien sûr, le hockey ne représente pas un trouble, mais il peut néanmoins renvoyer à l'enfance. Carl-Gustav Jung, dans ses recherches sur l'inconscient, s'est basé sur celles de Freud.

Les composantes de notre imaginaire et de notre inconscient proviennent d'une source antérieure ; ils nous sont transmis par la famille, par

---

<sup>29</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *L'imaginaire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», 2003, p. 52.

<sup>30</sup> *Loc. cit.*

<sup>31</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 21.

la culture, linéament de la société dans laquelle nous vivons. Si Freud et Jung ne s'accordent pas sur la définition et le rôle de l'inconscient, « nous pouvons retenir, néanmoins, qu'ils décrivent tous deux un inconscient encombré de matériel primitif, que celui-ci remonte à la prime enfance ou aux origines de l'humanité – l'inconscient nous ramène donc toujours aux origines, que ce soit celles de l'individu ou de l'espèce humaine<sup>32</sup>».

Philippe Malrieu, dans *La construction de l'imaginaire*, voit dans le travail de l'artiste, notamment du peintre, un transfert des souvenirs personnels dans son œuvre :

Transfert banal, inaperçu par le spectateur et souvent le peintre lui-même, il personnalise l'œuvre de façon encore superficielle, il la rend émouvante en la référant au passé et à ses conflits. [...] Ces transferts [...] peuvent être situés à des profondeurs plus ou moins grandes du moi, selon l'importance que l'artiste accorde à son passé, selon la signification qu'il attache, par exemple, à son enfance, à son adolescence, à un amour. Leur rôle varie selon les caractères, les idéologies, les époques : ils ne sont pas une matière première exploitable de même façon dans toutes les sociétés<sup>33</sup>.

Ainsi, cet imaginaire renvoyant au passé peut se traduire par des anecdotes liées à l'enfance ou au passé de l'auteur ou de l'artiste qui tentera de rendre son œuvre vraisemblable en renvoyant à des faits qu'il connaît, qu'il a vécus. Conséquemment, la pensée, souvent inconsciente de l'écrivain, se transmet dans ses romans :

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>33</sup> Philippe Malrieu, *La construction de l'imaginaire*, Bruxelles, Charles Dessart, 1967, p. 85.

L'œuvre littéraire [...] apparaît comme l'expression, avec toutes ses tensions, ses aliénations inconscientes et ses compensations, du sens qu'un écrivain, à une époque et dans une société particulières, a donné à son projet fondamental personnel<sup>34</sup>.

Selon cette analyse, le hockey (principalement dans les romans de Roch Carrier) peut être le reflet de souvenirs d'enfant de l'auteur.

### 3. L'imaginaire, la littérature et le hockey au Québec

#### 3, 1) L'imaginaire

Au Québec, Jean-Charles Falardeau a étudié la dimension sociale de l'imaginaire dans la littérature. Il a expliqué la façon dont la littérature rend compte de la culture et comment elle peut renvoyer à un univers connu, à des images et à des notions partagées par tout un peuple. Il a porté une attention particulière au roman et au rôle que l'imaginaire y joue. Selon lui, le romancier ne serait pas toujours conscient de la portée du contenu de son œuvre, surtout en ce qui a trait aux références culturelles et collectives : « Il y a, dans un roman, ce que le romancier a voulu y mettre ; il y a aussi et surtout ce qui s'y est coulé à son insu<sup>35</sup>. » Selon Falardeau, ces références permettent de découvrir les

---

<sup>34</sup> Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 88.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 28.

particularités profondes de la société : « C'est ce contenu involontaire, inconscient, multiforme qui véhicule les structures mentales, les rêves latents, les préoccupations de la société et c'est à ce contenu-là que l'analyse doit beaucoup sinon principalement s'arrêter<sup>36</sup>. »

De même, « [c]e qui est inclus dans la "littérature" ou en est exclus varie selon les sociétés, selon la conception que chaque société se fait de sa culture, de l'histoire de sa culture, de ses valeurs et de la littérature elle-même<sup>37</sup> ». Si des écrivains ont cru bon de faire écho au hockey de quelque façon que ce soit dans leurs romans, consciemment ou non, c'est que ce sport fait partie de l'imaginaire collectif du Québec. Falardeau considère le roman contemporain comme « l'équivalent, dans les sociétés évoluées, de ce qu'était le mythe dans les sociétés archaïques<sup>38</sup> ». C'est donc par le roman que se transmet un certain savoir culturel et social : on y retrouve les légendes, les coutumes, les traditions culturelles, etc. Mais il y a plus, car le roman « exprime et préfigure la société<sup>39</sup> », d'où l'importance d'en analyser les images collectives qui y sont présentées.

---

<sup>36</sup> *Loc. cit.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 103.

### 3, 2) Les études littéraires

Comme nous l'avons mentionné dans notre introduction, l'imaginaire est présent dans le champ des études littéraires au Québec. Ainsi, Pierre-Louis Vaillancourt s'est intéressé à l'imaginaire ducharmien, René Lapierre à l'imaginaire dans l'œuvre d'Hubert Aquin et Pamela V. Sing, aux villages imaginaires chez Édouard Montpetit, Jacques Ferron et Jacques Poulin. Toutefois, personne n'a cru bon d'étudier le rôle du hockey dans les romans québécois à l'aune de l'imaginaire. Ce qui ne signifie pas pour autant que les critiques littéraires ne se soient pas intéressés à ce sport

En 1973, Renald Bérubé publie « Les Québécois, le hockey et le Graal », où il analyse la place occupée par le hockey dans la culture québécoise. Le hockey étant « un moyen d'identification nationale<sup>40</sup> », les Québécois se reconnaissent dans les Canadiens de Montréal. Selon Bérubé, Maurice Richard incarnait les aspirations des Québécois, notamment en tenant tête à ses adversaires et aux dirigeants anglophones de la Ligue nationale de hockey. C'est ainsi que ce sport devient, « par le biais des Canadiens de Montréal principalement, [...] une manifestation culturelle<sup>41</sup> ». Mais, précise-t-il, une manifestation de la culture plus populaire que « sérieuse ». Ce que confirme, selon lui, le peu de place qu'occupe le hockey dans la littérature québécoise,

---

<sup>40</sup> Renald Bérubé, art. cité, p. 193.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 198.

contrairement à la littérature américaine, où les sports, notamment le base-ball et la boxe, ont donné lieu à des nouvelles et des romans empreints de ferveur.

En 1995, dans *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Benoît Melançon publie « Canadien, comme Maurice Richard ou Vie et mort d'une légende ». Il débute en montrant comment, dans la pièce de théâtre *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Maurice Richard constitue une figure mythique au Québec, au même titre que Louis Cyr. Melançon, en étudiant *Les Inutiles* d'Eugène Cloutier, *Les vivants, les morts et les autres* de Pierre Gélinas et l'article « Une fin tragique pour le Rocket » de Louis Chantigny, s'interroge sur la présence de Maurice Richard dans la temporalité, qu'il divise en deux : le temps mythique et le temps historique. Selon le professeur de l'Université de Montréal, les trois textes tentent de déterminer « la place et la fonction du temps historique et du temps mythique dans l'accession du Québec à sa modernité<sup>42</sup> ». En décrivant tous les deux l'émeute de 1955 au Forum de Montréal, Cloutier en a fait une expérience mythique, alors que Gélinas en a fait une expérience historique. Pour Chantigny, Maurice Richard occupe le rang de héros et « il situe d'emblée [s]a vie [...] dans une durée mythique<sup>43</sup> ».

Michel Bujold fait paraître, en 1998, « Le hockey : entre le jeu et la guerre ». En 1987, Gaston Marcotte avait écrit quelques articles où il critiquait

---

<sup>42</sup> Benoît Melançon, « Canadien, comme Maurice Richard ou Vie et mort d'une légende », *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, s. la dir. de Benoît Melançon et Pierre Popovic, Montréal, Fides, 1995, p. 191.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 188.

vivement la Ligue nationale de hockey, notamment à cause de la violence sur la patinoire. Ses critiques avaient causé une polémique dans *La Presse*. Reprenant l'argumentaire de cinq articles parus alors (trois articles de Gaston Marcotte, un de Gilles Blanchard et un de Mario Tremblay), Michel Bujold a étudié « leur portée dans ce débat et dans le champ du discours "sportif global"<sup>44</sup> ».

Gaston Marcotte était d'avis que « l'idéologie sportive se sert du "jeu" pour camoufler et véhiculer une valeur moins directement admissible et qui n'est rien d'autre que *la guerre*, qu'on traduit par le syntagme de violence au hockey<sup>45</sup> ». Alors que Gilles Blanchard tentait de concilier les différentes opinions sur le sujet, Mario Tremblay dénonçait les dires de Marcotte. Analysant les points de vue divergents sur le sujet, Michel Bujold en vient à la conclusion que « [l]e hockey en tant que sport n'est pas qu'une guerre symbolique, c'est aussi, de plus en plus, une guerre réelle<sup>46</sup> ». En effet, pour lui, « [l]es blessures au hockey passent pour acceptables parce que ce sont des blessures de guerre – qui ne sont pas énoncées comme telles – qui sont causées "dans le feu de l'action"<sup>47</sup> ».

En 2002, Carlo Lavoie, dans un article consacré à Maurice Richard, soutient que « le discours sur le hockey [est] à la fois poétique, patriotique,

---

<sup>44</sup> Michel Bujold, « Le hockey : entre le jeu et la guerre », *États du polémique*, s. la dir. de Annette Hayward et Dominique Garand, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Les cahiers du centre de recherche en littérature québécoise », n° 22, 1998, p. 176.

<sup>45</sup> Cité par Michel Bujold, *op. cit.*, p. 189. C'est ce dernier qui emploie l'italique.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 191-192.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 192.

historique, social, culturel, collectif et mythique<sup>48</sup> ». Rien de moins! Il précise, à partir de trois livres (*Maurice Richard, l'idole d'un peuple* de Jean-Marie Pellerin, *Un pays dont la devise est je m'oublie* de Jean-Claude Germain et *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin), la vision que les Québécois se font de Richard. Ces trois livres élèvent Maurice Richard au rang de légende et font de lui une figure mythique. Par l'entremise de Maurice Richard et des Canadiens de Montréal, « [l]e sport [plus spécifiquement le hockey] devient plus qu'un simple jeu, voire un opérateur de "mémorabilité", il devient une façon de se distinguer des autres [...] et d'affirmer sa propre identité<sup>49</sup> ». Ce qu'avait déjà noté Renald Bérubé, en 1973.

Victor-Laurent Tremblay, en mai 2005, publie l'article « Masculinité et hockey dans le roman québécois ». Il y étudie lui aussi les romans d'Eugène Cloutier et de Pierre Gélinas. Selon lui, l'émeute du Forum de Montréal démontre « [l]a quête virile d'un ordre social à préserver comme celle d'un pays à fonder [...] à partir d'un même événement de hockey, sport de contacts masculins par excellence, et catalyseur d'une ferveur publique bien masculine<sup>50</sup> ». Cette incarnation de la masculinité est présente, comme le montre l'auteur et comme nous le verrons nous-même, dans le roman de Jacques

---

<sup>48</sup> Carlo Lavoie, art. cité, p. 212.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>50</sup> Victor-Laurent Tremblay, « Masculinité et hockey dans le roman québécois », *The French Review*, vol. 78, n° 6, mai 2005, p. 1108.

Poulin, *Le cœur de la baleine bleue*, où Bill incarne la virilité, alors que celle-ci est remise en question par Noël.

Après avoir situé le hockey dans la culture populaire québécoise, Tremblay précise le rôle du hockey dans l’imaginaire collectif du Québec :

Que les Québécois pendant des décennies aient eu à cœur le hockey, le considérant comme leur sport national au détriment des autres sports collectifs comme le baseball, le football, et le basketball dont on trouve d’ailleurs très peu de traces dans le roman, est probablement dû au fait qu’il soit relié à l’hiver et au *mythe du Nord*, avec leurs associations à la bravoure, à l’aventure et même à l’héroïsme omniprésents dans l’imaginaire collectif<sup>51</sup>.

Enfin, sa réflexion s’inscrit dans le prolongement de celle de Bérubé : « Dans le romanesque québécois, l’apparition du hockey en tant qu’élément important survint plutôt tardivement, et cela probablement à cause du gouffre existant entre la culture populaire sportive et celle des gens de lettres<sup>52</sup>. »

On peut donc soutenir, par ces cinq analyses publiées entre 1973 et 2005, que le hockey occupe tout de même une certaine place dans le champ des discours critiques.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 1114. C’est l’auteur qui emploie l’italique.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 1105.

### 3, 3) La littérature et le hockey

Si, comme nous l'avons vu, Renald Bérubé pouvait soutenir, en 1973, que le sport en général, et le hockey en particulier, était très peu présent dans la littérature québécoise, on peut avancer que la situation a quelque peu changé depuis. Peut-être que certains écrivains québécois ont répondu – sans le savoir! – aux propos de Roland Barthes : « À certaines époques, dans certaines sociétés, le théâtre a eu une grande fonction sociale : il rassemblait toute la cité dans une expérience commune : la connaissance de ses propres passions. Aujourd'hui, cette fonction, c'est le sport qui, à sa manière, la détient<sup>53</sup>. »

En 2000, Marc Robitaille a invité une vingtaine d'écrivains, de journalistes et de comédiens à raconter ce que le hockey avait pu représenter pour eux. À sa manière ironique et désacralisante, l'écrivain franco-ontarien Daniel Poliquin a rendu compte des rapports entre les Canadiens de Montréal et l'inconscient collectif :

Le deuxième de la famille prenait pour les Canadiens. Choix atavique qui en faisait le chouchou de tous les oncles buveurs de Molson et fumeurs de Player's. Choix moral parce que c'était les bons contre les méchants. Choix politique, la sueur de Maurice Richard dissolvant les complexes d'infériorité de la nation sur la glace du Forum. Le genre pas reposant. «T'aimes pas les Canadiens? C'est parce que t'es un traître, un pourri, un écœurant, etc.» [...] Dans le fond, et je l'ai compris que tard, je n'aimais pas les Canadiens parce que je n'avais pas le culte du collectif ; je détestais la génuflexion obligatoire devant la

---

<sup>53</sup> Roland Barthes, *Le sport et les hommes*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 63.

Flanelle. En revanche, je prenais pour tous les Canadiens français. Sans le savoir, j'étais patriote sans être nationaliste, j'avais tourné le dos à l'Église sans perdre la foi<sup>54</sup>.

C'était un devoir alors d'être du côté des Canadiens de Montréal, attestant, par le fait même, le rôle catalyseur qu'ils exerçaient dans la société canadienne-française. En revanche, Daniel Poliquin, qui s'est toujours méfié de ce qu'il nomme le « culte du collectif », n'a jamais craint d'aller à contre-courant, sous peine de passer pour un « traître ». Mais même s'il détestait « la génuflexion obligatoire devant la Flanelle », il n'empêche que la ferveur familiale, sinon collective pour le hockey, a nourri sa réflexion sur son identité.

Le hockey est également présent en poésie québécoise. Bernard Pozier lui a d'ailleurs consacré deux recueils : *Les poètes chanteront ce but* et *Des murmures de fantômes*:

ce sigle sur la poitrine  
 qui voulait dire plus qu'un drapeau  
 identifiant mieux la nation même  
 quand chaque enfant recevait une boîte pleine de lainages  
 une tuque des bas un chandail à col roulé tricolores  
 et cet emblème aux deux lettres entrecroisées  
 que l'on dit tatoué sur le cœur  
 que chacun reconnaîtra partout dans le monde  
 comme un écho de son sang  
 tout au long de son vivant  
 et pour l'éternité des légendes  
 traversant les chandails pour atteindre la fibre des êtres  
 là où la vie fait qu'un peuple est un peuple  
 parce qu'il partage une appartenance une passion<sup>55</sup>.

---

<sup>54</sup> Daniel Poliquin, « Pour qui prends-tu? », *Une enfance bleu-blanc-rouge*, s. la dir. de Marc Robitaille, Montréal, Les 400 coups, 2000, p. 115-116.

Ce poème montre à quel point l'identification de tout un peuple à une équipe de hockey acquiert des accents grandioses. De plus, est-il exagéré de voir la présence de liens intertextuels entre *La légende d'un peuple* de Louis Fréchette et l'utilisation, dans le poème de Bernard Pozier, d'images comme « l'éternité des légendes » et « là où la vie fait qu'un peuple est un peuple »? Certes, cette analyse intertextuelle est à faire, mais notons tout de même que le recueil de Louis Fréchette a été réédité aux Écrits des forges, que dirige Bernard Pozier, en 1992, l'année suivant la publication des *Poètes chanteront ce but*.

Ces écrivains ne sont pas les seuls à avoir relayé, dans leurs œuvres, le rôle du hockey dans la société québécoise. *La Coupe Stainless*, une pièce de théâtre de Jean Barbeau, constitue une parodie de la comédie musicale et du hockey, en mettant en scène des joueurs de... ballon-balai ! Dans sa préface, le dramaturge explique sa vision du héros québécois :

Où furent nos héros? Quelle fut l'arène où ils se distinguèrent en de si épiques combats? La patinoire... Il ne s'agit pas de passer sous silence les héros anonymes des luttes contre les conscriptions, contre les gouvernements anti-ouvriers, contre les colporteurs « à commission » de notre identité nationale. Mais je veux parler des figures de proue, des modèles qui portèrent sur leurs épaules les aspirations à la lumière de tout un petit monde grouillant d'espoir. Et je dois parler des joueurs de hockey, de Maurice Richard<sup>56</sup>.

---

<sup>55</sup> Bernard Pozier, *Les poètes chanteront ce but*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Radar », 1991, p. 11.

<sup>56</sup> Jean Barbeau, *La coupe Stainless* suivi de *Solange*, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre Leméac », 1987 [1974], p. 7-8.

Ces propos confirment encore une fois le fait que le hockey appartient à l'imaginaire québécois.

Par ailleurs, la nouvelle de Daniel Poliquin, les recueils de poèmes de Bernard Pozier et la pièce de théâtre de Jean Barbeau prouvent que nous aurions pu étudier d'autres écrivains que Roch Carrier et Jacques Poulin. Citons ainsi Réjean Ducharme qui fait écho au hockey à plusieurs reprises dans *L'hiver de force*. Les deux héros de ce roman, André et Nicole, regardent souvent le hockey à la télévision et ressentent un fort sentiment d'appartenance pour les Canadiens, qui se manifeste particulièrement par l'utilisation du pronom « on » : « Tout à l'heure (c'est encore chaud), on s'est fait battre 6 à 2 à New York. Les Rangers, profitant d'une zone de basse pression de nos frères Mahovlich, ont écrasé, défoncé, déclassé nos Canadiens<sup>57</sup>. » Un peu plus loin dans le roman, le hockey est à nouveau mentionné :

Les Canadiens se sont fait éliminer comme des grands veaux. Seuls Richard et Lemaire n'ont pas joué comme des cochons. Nos frères Mahovlich ont traîné la patte tout le long de la série comme s'ils se l'étaient laissé graisser. On s'est fait arranger ça correct. Ça nous a mis le moral à terre. 3 à 2 pour New York; dernière période, dernières dix secondes; mise au jeu à la droite dans le coin; [...] la rondelle vole par-dessus le bâton de Lemaire, Lemaire frappe de l'air. La sirène crie, en plein dans nos cœurs. C'est fini, c'est effrayant, Nicole pleure<sup>58</sup>.

Nous retrouvons également des échos du hockey chez d'autres romanciers tels Raymond Plante, Sylvain Trudel et Nadine Bismuth.

<sup>57</sup> Réjean Ducharme, *L'hiver de force*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002 [1973], p. 51.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 59.

Non seulement le hockey fait partie de l'imaginaire québécois, il fait également partie de son langage et de ses expressions : « être vite sur ses patins », « accrocher ses patins », etc.

En chanson, on connaît sans doute « Hockey » de Beau Dommage et « 1986 » de Vincent Vallières, où l'auteur-compositeur-interprète de Sherbrooke fait référence à la coupe Stanley remportée par les Canadiens de Montréal en 1986.

En outre, cet intérêt culturel pour le hockey est également présent au Canada français, comme nous l'avons constaté avec Daniel Poliquin et comme le montre cet extrait d'un texte d'Herménégilde Chiasson écrit en avril 1996 :

Comme beaucoup de Canadiens français la fièvre des éliminatoires ne m'atteint que si le Canadien, le club s'entend, entre en finale et mon intérêt disparaît soudainement une fois le Canadien éliminé. [...] Je ne sais pas si je prends pour Montréal parce que ce sont les « underdogs », ou parce que c'est la filière canadienne-française et les échos lointains d'un but compté par Maurice Richard qui me ramène dans l'espace francophone d'une révolte collective, au temps où l'on croyait se révolter tous ensemble. Depuis, le territoire est devenu une zone interdite et nous sommes devenus plus ou moins hors-jeu<sup>59</sup>.

\* \* \*

Ce qui précède nous amène au choix de Roch Carrier et de Jacques Poulin. Certes, nous aurions pu choisir d'autres écrivains, comme nous venons

---

<sup>59</sup> Herménégilde Chiasson, « Comment traverser le tain de notre miroir pour atteindre le paradis de la visibilité ». Accès : <http://www.umoncton.ca/gaum/fherme3.html>, consulté le 2 décembre 2004.

de le voir, mais le choix de Roch Carrier et Jacques Poulin, par la présence récurrente du hockey dans leurs romans publiés depuis les années 1960 jusqu'à aujourd'hui, ainsi que par l'importance reconnue de leurs œuvres par la critique littéraire, s'est imposé à nous.

## Chapitre II

### Deuxième période

Roch Carrier a publié son premier roman, *La guerre, yes sir!*, en 1968. Depuis, il en a publié plus d'une quinzaine, sans compter des pièces de théâtre et des livres pour la jeunesse.

Le hockey se retrouve souvent, à des degrés divers, dans son œuvre. Pensons notamment au conte « Une abominable feuille d'érable sur la glace », paru dans *Les enfants du bonhomme dans la lune*, en 1979. Ce conte est devenu plus tard un livre pour la jeunesse : *Le chandail de hockey*, qui a été traduit en anglais. On retrouve même, à l'endos du billet de cinq dollars, une scène hivernale où le hockey est présent, ainsi qu'une citation bilingue tirée du conte de Carrier :

*Les hivers de mon enfance étaient des saisons longues, longues.  
Nous vivions en trois lieux : l'école, l'église et la patinoire;  
mais la vraie vie était sur la patinoire.*

*The winters of my childhood were long, long seasons. We lived  
in three places – the school, the church, and the skating rink –  
but our real life was on the skating rink.*

Même si le hockey n'est jamais le point central des romans de Carrier, il y est souvent présent, disions-nous, comme l'a remarqué Gilles Dorion :

Si les uns [les textes] s'inspirent librement de la vie de Carrier en racontant des anecdotes vécues, les autres puisent des leçons, souvent implicites, de comportement dans l'existence

de tous les jours ou ont une portée pédagogique évidente. Soulignons la propension de l'auteur à présenter à quelques reprises des scènes sportives, principalement le hockey, dont les jeunes joueurs tentent d'imiter les exploits de leur idole Maurice Richard<sup>60</sup>.

Ainsi, nous verrons que le romancier établit presque toujours un lien entre le hockey et l'enfance, ce qui indique que ce sport est plus qu'un sport, qu'il fait partie de son héritage culturel. Maurice Lemire a mentionné que les Québécois avaient eu à se réinventer un imaginaire. Cet imaginaire passe souvent par l'enfance, car celle-ci évoque des souvenirs souvent lointains, liés même à notre inconscient. Par exemple, dans *Fin*, publié en 1992, un roman où Victor Joyeux, envisageant de se suicider, écrit son testament, c'est par un renvoi à un souvenir d'enfance que le hockey est mentionné : « Si ma mémoire n'a pas été effacée entièrement de l'énergie invisible que je serai, et si je dois me souvenir, alors je choisirai : [...] ma joie d'avoir, enfant, scoré un but contre un adulte qui revenait de la guerre. Ce fut ma plus belle partie de hockey<sup>61</sup>. » Selon Philippe Malrieu, le sujet de ces renvois et la récurrence des thèmes associés aux souvenirs sont importants :

Il ne s'agit pas seulement de l'expression d'un thème dans une anecdote. Cette anecdote – scènes religieuses, bataille, fêtes, paysage, portrait – est importante à considérer. Le sentiment sous-jacent à ce « récit » fait apercevoir dans les réalités choisies pour l'exprimer des aspects picturaux qu'il n'aurait pas été possible de saisir autrement<sup>62</sup>.

<sup>60</sup> Gilles Dorion, *Roch Carrier. Aimer la vie, conjurer la mort*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Œuvres et auteurs », 2004, p. 14.

<sup>61</sup> Roch Carrier, *Fin*, Montréal, Stanké, 1992, p. 57.

<sup>62</sup> Philippe Malrieu, *op. cit.*, p. 87.

Instruite de ce qui précède, nous allons donc analyser la présence du hockey dans l'œuvre de Roch Carrier.

1. *La guerre, yes sir!*

Ce premier roman, publié en 1968, se situe au Québec, durant la Deuxième Guerre mondiale. La diégèse se construit autour de Corriveau, un soldat canadien-français, mort à la guerre, dont la dépouille est ramenée dans son village natal. On découvrira peu à peu les circonstances entourant sa mort, ainsi que la réalité de plusieurs villageois qui vont lui rendre un dernier hommage chez ses parents.

Ainsi, la sœur de Corriveau est religieuse; sa mère prépare à manger pour les gens du village venus rendre hommage à son fils; les hommes ne pensent qu'à boire et manger; les soldats canadiens-anglais manifestent une attitude hostile à l'endroit des Canadiens français, etc. C'est en s'appuyant sur des faits historiques et sur des traits caractéristiques de la société qu'il dépeint que Roch Carrier renforce la vraisemblance de l'univers qu'il crée. Comme l'observe Jean-Jacques Wunenburger, ce sont

les références collectives qui viennent conférer [aux énoncés et aux tableaux de l'imaginaire] une crédibilité et une authenticité supplémentaires. [...] L'imaginaire d'un individu est, par exemple, inséparable des grands symboles et mythes politiques

qui modèlent ses représentations du territoire national, de l'institution du pouvoir, des transformations sociales, etc.<sup>63</sup>

Les éléments importants d'un territoire, dans ce cas-ci un village canadien-français durant la Deuxième Guerre mondiale, ainsi que les références collectives qui en découlent, ont servi de points d'ancrage à Roch Carrier, conférant à son roman « une crédibilité et une authenticité supplémentaires ».

Le roman s'ouvre sur une scène très dure, alors que Joseph se tranche la main gauche pour ne pas aller à la guerre. Carrier évoque une réalité de cette époque, car « pour échapper à l'enrôlement [rendu obligatoire par le gouvernement fédéral malgré l'opposition du Québec], de nombreux Québécois se cachent, se mutilent et disparaissent dans les bois<sup>64</sup> ».

Les enfants, qui ne connaissent pas les dures réalités de la guerre, la font quand même, par le hockey. « La guerre au hockey a lieu sans avoir lieu sur et à l'extérieur de la patinoire. Elle occupe toute la place<sup>65</sup> ». La scène où la femme de Joseph, en retournant chez elle, se rend compte que les gamins utilisent la main gelée de son mari comme rondelle pourrait être perçue comme une métaphore de la guerre. Comme à la guerre, deux clans s'affrontent et ils

---

<sup>63</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *L'imaginaire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», 2003, p. 52.

<sup>64</sup> Françoise Tétu de Labsade, *Le Québec, un pays, une culture*, préface de Fernand Dumont, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, p. 55.

<sup>65</sup> Michel Bujold, art. cité, p. 191. C'est l'auteur qui emploie l'italique. Précisons que la guerre dont il est question dans la citation est la «guerre des mots» que se livraient Gaston Marcotte, Gilles Blanchard et Mario Tremblay dans leurs articles, mais également la guerre liée à la violence qui sévit au hockey. Indépendamment de son contexte énonciatif, cette citation nous semble pertinente ici.

sont armés : « Les gamins étaient trop occupés à leur jeu pour la [Madame Joseph] voir venir. Divisés en deux équipes, tous armés d'un bâton recourbé selon le jeu du hockey, ils se disputaient un objet, probablement un crottin de cheval gelé<sup>66</sup>.» Ce n'est qu'en s'approchant d'eux que Madame Joseph s'aperçoit qu'ils jouent en fait avec la main de son mari! Elle devint alors furieuse et, après avoir injurié les enfants,

[e]lle s'agenouilla et ramassa l'objet que se disputaient les gamins avec leurs bâtons, la main coupée de son mari. Les doigts étaient refermés et durs comme la pierre. Les coups de bâtons avaient laissé des marques noires. Madame Joseph la mit dans la poche de son manteau de fourrure et elle rentra chez elle en annonçant aux gamins étouffés de rire que le diable les punirait de l'enfer<sup>67</sup>.

Les enfants ne jouent pas avec une rondelle ou avec un objet quelconque; ils utilisent la main gelée de Joseph, qui symbolise son refus d'aller à la guerre. La scène où Joseph se coupe la main est évidemment dramatique. Or, le manque de respect des jeunes renverse ce drame; nous passons dès lors, selon nous, du drame au grotesque. D'ailleurs, lorsque sa femme lui ramène sa main, Joseph n'en veut pas. C'est alors qu'« elle jette au chien la main coupée avec laquelle les gamins s'amus[aient] à jouer au hockey. Double renversement tragi-comique de la situation : le chien grogne de satisfaction en recevant ce "cadeau"<sup>68</sup>. »

Par ailleurs, selon la description que fait Carrier de la partie de hockey des enfants, ils se battaient réellement :

<sup>66</sup> Roch Carrier, *La guerre, yes sir!*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 30.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>68</sup> Gilles Dorion, *op. cit.*, p. 48.

Les bâtons se levaient, s'abattaient vivement, les joueurs se serraient, se bouscuaient, agitaient leurs bâtons qui s'entrechoquaient avec des bruits secs; tout à coup, l'objet était projeté en dehors de la grappe remuante, les joueurs couraient à sa poursuite, échangeaient des crocs-en-jambe, des coups de bâtons, des coups de coude, ils le rattrapaient, tous en même temps, avec des cris, des jurons, et les bâtons s'abattaient, claquaient les uns sur les autres, l'objet, de nouveau roulait plus loin sur la neige, parmi les hurlements de joie et les jurons de ceux qui avaient manqué un point<sup>69</sup>.

Nous ne cherchons pas à multiplier les renversements symboliques. Mais comment ne pas noter ici que les enfants se battent en jouant au hockey avec la main coupée de Joseph, qui, elle, représente son refus d'aller se battre? Jean Brun, dans son article « La main et le choix », analyse la portée symbolique de la main, « un organe métaphysique profondément lié à la condition humaine comme à la tragédie existentielle de chacun de nous<sup>70</sup> ». Selon lui, « la main est l'organe du choix<sup>71</sup> ». En ce sens, le geste de Joseph témoigne de son choix de ne pas aller à la guerre. Par ailleurs, les jeunes jouent au hockey avec cette main pour associer, encore une fois, un aspect grotesque à un aspect tragique.

Le hockey est à nouveau présent lors du rapatriement du corps de Corriveau au village :

Un soldat tenait un clairon au bout de son bras tendu horizontalement. Derrière lui, suivait un cercueil porté par six autres soldats et enveloppé dans un drapeau. Une dame en robe blanche de mariée escortait le cercueil. Le cortège se fermait

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 30-31.

<sup>70</sup> Jean Brun, « La main et le choix », *Carrefour*, « Le sort de la main », 1992, vol. XIV, n° 1, p. 24.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 25.

sur les gamins du village qui, bâtons de hockey sur l'épaule, marchaient avec solennité<sup>72</sup>.

Cette fois, nous croyons que les aspects dramatiques et grotesques sont contenus dans la même scène : d'un côté, un cortège funèbre avec tout ce que cela devrait normalement comporter de solennel; de l'autre côté, une femme en robe de mariée et des jeunes, bâtons de hockey sur l'épaule, comme des fusils, ferment la marche. Gilles Dorion y voit une manifestation « de ce que Bakhtine a nommé le "carnavalesque" : l'alliance du tragique et du comique<sup>73</sup> », qui

se vérifie encore par le cortège plutôt grotesque formé par les porteurs du cercueil, à savoir les six soldats anglais précédés de leur sergent, et par les gamins du village qui se substituent en quelque sorte à une haie d'honneur habituellement composée d'autres soldats. Le principe de mascarade joue à plein ici [...]. Toutefois, ajoute le narrateur, les gamins « marchaient avec solennité ». Que cette solennité soit vraie ou feinte n'altère en rien la mascarade à laquelle ils se livrent<sup>74</sup>.

Par ailleurs, nous sommes d'avis que le hockey est, en quelque sorte, utilisé dans le roman de la même façon que le sexe qui, lui aussi, vient renverser les situations dramatiques. Par exemple, lorsque le soldat Bérubé et sa femme Molly font l'amour dans le lit de Corriveau, ils tentent d'atténuer leur peur et leur trouble face à la mort de ce dernier :

L'on riait au rez-de-chaussée, l'on y priait aussi, et, sous son drapeau, Corriveau était mort, il ne riait plus jamais, il ne priait plus jamais, il ne mangerait plus, il ne verrait plus la neige, il ne ferait plus jamais l'amour. Molly, de toute sa bouche, baisa la bouche endormie, elle aurait voulu lui arracher

<sup>72</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 44.

<sup>73</sup> Gilles Dorion, *op. cit.*, p. 48.

<sup>74</sup> *Loc. cit.*

son souffle, Bérubé s'agita un peu, Molly sentait sa chair s'éveiller, s'arracher au sommeil, elle soupira :  
 - Darling, let's make love. J'ai peur que tu meures aussi.  
 Bérubé remua, grogna, péta.  
 - Let's make love, please!  
 Bérubé roula sur Molly. C'est la mort qu'ils poignardèrent violemment<sup>75</sup>.

Cette scène d'amour et celles où le hockey est présent peuvent sembler déplacées dans le roman. Mais, en fait, elles viennent plutôt mêler le tragique et le comique. En cela, elles sont représentatives de la manière de Carrier de traiter de la guerre dans son roman.

Ce qui précède ne contredit pas la constatation suivante : Carrier établit quand même un lien spécifique entre le hockey et l'enfance. En effet, à l'exception de la présence du petit frère du soldat Corriveau, ce n'est que par les deux scènes où le hockey est présent que les enfants sont représentés dans le roman. En outre, nous constatons qu'aucun adulte ne joue au hockey. En faisant fi de l'effet combiné des scènes dramatiques et grotesques, de l'impossibilité de voir des enfants jouer au hockey avec une main et fermer un cortège funèbre, ces images traduisent une réalité relative aux villages canadiens-français de cette époque : des enfants jouent au hockey dans la rue. Carrier réussit ainsi à montrer, à sa manière certes, la place importante du hockey chez les enfants dans la société canadienne-française des années quarante.

## 2. *Il est par là, le soleil*

---

<sup>75</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 69-70.

Le personnage de Philibert se situe au centre de ce roman paru en 1970. Il est encore très jeune lorsqu'il quitte ses parents et son village, alors que la guerre perdue en Europe<sup>76</sup>, pour tenter de faire fortune à Montréal. Mais il n'y trouvera que la misère. Il se rendra vite compte de son statut de défavorisé en se promenant dans les quartiers anglophones de l'ouest de la ville où il cherche désespérément quelqu'un pour l'aider. Ne possédant rien, il rencontre deux soldats avec qui il va boire dans une taverne. En sortant, Philibert constate qu'il a sur les épaules la vareuse d'un des soldats, qui contient un portefeuille.

Philibert s'enfuit et il croit courir depuis longtemps lorsqu'il lit, devant son nez, en grosses lettres rouges : FORUM. Ce n'est pas possible. Il s'approche pour lire encore une fois, pour vérifier si les grosses lettres rouges forment vraiment le mot FORUM. C'est le FORUM.

- Baptême! Je vais voir les Canadiens de Montréal en chair et en patins<sup>77</sup>!

Philibert va donc voir son héros pour la première fois :

Malgré la bière qui lui gargouille dans les yeux, Philibert peut lire les numéros cousus au dos des joueurs. Voici le 9, le grand Maurice Richard, le grand joueur de hockey, l'homme qui a de la dynamite dans les poignets, l'homme-fusée qui traverse la patinoire comme un oiseau seul dans le grand ciel bleu :

- Baptême, c'est pas vrai! La réalité est pas vraie! Hostie! Je vois Maurice Richard. Ça se peut pas. Je le vois pas<sup>78</sup>!

Selon Carlo Lavoie, de tels passages véhiculent

---

<sup>76</sup> Roch Carrier, *Il est par là, le soleil*, Montréal, Stanké, coll. « romans 10/10 », 1981 [1970], p. 18.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 53.

une dimension socio-historique, qui sert de cadre général et qui permet au lecteur de situer l'action dans le temps et l'espace. Mais au-delà de ce cadre général existe aussi une dimension mythique. Ces deux dimensions [...] entrent en scène dans la constitution de l'identité d'un individu en lui permettant de se reconnaître en tant que membre d'une culture et d'une collectivité données et viennent s'inscrire dans [...] le discours sportif par les traces qu'elles y laissent<sup>79</sup>.

Dans cette optique, Maurice Richard personnifie la révolte des Canadiens français face aux Canadiens anglais. Dans un contexte où l'idéologie conservatrice règne alors au Québec et où l'élite anglophone détient le pouvoir, ce joueur redonne aux Canadiens français leur fierté perdue. Comme le disait Maurice Lemire, « [I]a patrie que l'on n'aura pas eue par les armes, on l'aura par l'imagination. C'est à quoi va s'appliquer la littérature que l'on qualifie volontiers de nationale<sup>80</sup>. » L'aliénation des francophones par rapport aux anglophones est clairement indiquée dans l'extrait suivant, alors que Maurice Richard transporte la rondelle dans le territoire des Maple Leafs :

Loin derrière, les joueurs de Toronto halètent. Maurice Richard est heureux. Dans les gants rembourrés, ses poignets se crispent et ses biceps se durcissent sous le chandail : Maurice Richard prépare son lancer. Un joueur de Toronto s'amène derrière lui, allonge son bâton vers une jambe de Richard, il le tourne, et, la jambe retenue par un crochet, Maurice Richard trébuche. Ces Anglais ne tolèrent pas que des petits Canadiens français comme Maurice Richard leur soient supérieurs<sup>81</sup>.

---

<sup>79</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 12.

<sup>80</sup> Maurice Lemire, art. cité, p.184.

<sup>81</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 54.

La confrontation français-anglais qu'incarnent les rencontres entre les Maple Leafs de Toronto et les Canadiens de Montréal sera considérable. Elle connaîtra son apothéose le 17 mars 1955, lors de l'émeute au Forum de Montréal. Le président de la Ligue nationale de hockey, Clarence Campbell, ayant suspendu Maurice Richard pour les trois derniers matchs de la saison ainsi que pour toute la durée des séries éliminatoires, provoque la colère des partisans :

Les porteurs d'eau ont regimbé. C'était trop. Qu'on les oblige à parler la langue du boss, c'était une chose, qu'on les oblige à travailler en baissant la tête, ça pouvait toujours passer, mais qu'on prive le Rocket d'une chance en or de gagner le championnat des compteurs de la Ligue nationale, c'était trop. Maurice, c'était le symbole, c'était celui qui, au lieu de baisser la tête, flanquait son poing dans la face de Ted Lindsay avant de marquer le but vainqueur<sup>82</sup>.

Cet épisode a contribué à construire ce que Paul Daoust a décrit, dans *Le Devoir* du 17 mars 2005, comme le mythe Richard :

Depuis 1944, le mythe Richard fermentait dans l'imaginaire canadien-français dans le but de trouver une solution à un problème lancinant : les nôtres sont-ils capables de réussir contre les Anglais comme notre Rocket le fait? [...] Deux mois avant l'émeute, Hugh MacLennan écrivait que Richard était devenu le symbole des angoisses de persécution chez les Canadiens français : il massacre les responsables de leur aliénation<sup>83</sup>.

Maurice Richard lui-même, comme personnage dans la pièce *Un pays dont la devise est je m'oublie* de Jean-Claude Germain, tenait, à sa façon, un discours

---

<sup>82</sup> Réjean Tremblay, « Pas de Mercedes à 50 ans... », *La Presse*, 17 mars 2005, p. S7.

<sup>83</sup> Paul Daoust, « L'émeute au Forum, première révélation du mythe Richard », *Le Devoir*, 17 mars 2005, p. A7.

semblable : « Pour eux-z-autes, quand chus sus à glace... chus presque un dieu!... Cé tellement forre squi spasse dans lé-z-estrades qu'j'ai l'impression d'être un géant... une sorte de saint Christophe qui porte tout l'Québec sus sé-z-épaules<sup>84</sup>! »

Toute cette construction du mythe Maurice Richard, qu'on retrouve un peu partout dans l'œuvre de Carrier, est clairement énoncée dans la scène où Philibert se rend au Forum. Cet adolescent n'aura pas peur d'aller défendre son idole :

Philibert, jurant de toute son âme, saute par-dessus la clôture et court sur la glace ; sans glisser, d'un pas ivre, il se faufile vers le Torontois qui lui tourne le dos. Les larges épaules rembourrées font un mur devant lui. Philibert lui tapote le dos. Le Torontois tourne la tête. Le poing de Philibert s'abat sur ses dents; le joueur de Toronto oscille ridiculement, il ne trouve plus la glace sous ses lames, il bascule et s'allonge sur la patinoire, écrasé sous les rires énormes<sup>85</sup>.

À ce moment précis, Philibert connaît son heure de gloire, puisque la foule entière du Forum est derrière lui ; il a vengé son héros et, par le fait même, défendu l'honneur des Canadiens français :

Philibert revient vite, il escalade la clôture, la foule applaudit mais il n'entend rien ; des mains chaleureuses se posent dans son dos, lui caressent les cheveux, il est entouré de tant d'amitié qu'il n'aura plus besoin d'être aimé du reste de sa vie. Parce qu'il le voit à travers ses larmes, Maurice Richard, en bas, sur la patinoire, se meut avec une insupportable lourdeur<sup>86</sup>.

---

<sup>84</sup> Jean-Claude Germain, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976, p. 131.

<sup>85</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 54.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 54-55.

Maurice Richard est touché par le geste de Philibert et « *[p]erhaps he even senses the futility of a single action, like this one, as a revolt against the social plight of the French Canadian*<sup>87</sup> ». Maurice Richard inspire tout un peuple et lui donne le courage de se révolter, à l'image de Philibert.

Cette scène du roman de Carrier montre bien le rapport d'appartenance qui existait à cette époque entre le club de hockey des Canadiens et la population canadienne-française.

### 3. *Le jardin des délices*

Publié en 1975, ce roman raconte l'histoire des habitants d'un village se laissant bernier par J.J. Bourdage, qui leur fait croire que leurs terres sont bourrées d'or. Après avoir empoché les économies de presque tous les villageois, il se fera tuer par ces derniers lorsqu'ils se rendront compte de sa supercherie.

Par ailleurs, Roch Carrier met en scène, dans *Le jardin des délices*, plusieurs personnages typiques des villages canadiens-français des années 1960 où le hockey représente l'enfance, la santé et la force. Ainsi, le romancier établit une distinction entre les enfants qui jouent au hockey et ceux qui ne jouent pas : « Le lendemain, à l'école, les joueurs de hockey remarquèrent que

---

<sup>87</sup> Joanne McCracken, « *Il est par là, le soleil – The Quest for the Good Life* », Roch Carrier, Sillery, Éditions de l'hôte, coll. « Nord », 1976, p. 113-114.

les petits, les tousseux, les maigres, les chétifs et les blonds étaient pâles et qu'ils avaient les yeux éraillés et cernés<sup>88</sup>.» Un peu comme ce sera le cas dans *Prières d'un adolescent très très sage*, les plus forts jouent au hockey, ce sport représentant le centre de leur vie.

Pour la première fois, par ailleurs, Roch Carrier crée un personnage qui établit une distinction entre le monde du sport et celui de l'art. Le professeur avait décidé de garder, après les heures de classe, seulement les élèves intéressés par l'art : « Ceux qui pensent que la vie consiste à se chamailler sur la patinoire, ceux-là peuvent partir. Aux autres, je voudrais parler de l'art qui révèle les domaines inconnus que l'or ne peut acheter<sup>89</sup>. » Pour certains jeunes, ce qui est essentiel, c'est de jouer au hockey, ce que le professeur, pour qui l'art est plus important que le hockey, juge de manière négative. De plus, les chétifs restent avec le professeur, alors que les autres, les « forts », décident d'aller jouer au hockey.

On retrouve également dans ce récit, le notaire du village qui se fait confectionner un costume chez la couturière. Pour lui expliquer la façon de le fabriquer, il renvoie au physique des joueurs de hockey : « Dans mon costume de mort, je veux que vous me donniez un torse, des épaules, des biceps comme les joueurs des Canadiens de Montréal. Dans ma mort, je veux être celui que je

---

<sup>88</sup> Roch Carrier, *Le jardin des délices*, Montréal, Éditions La Presse, 1975, p. 113.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 111.

n'ai pas pu être dans ma vie<sup>90</sup>. » Le hockey devient alors un point de référence tout en faisant l'objet d'une quête. Il vient toucher l'imaginaire, puisque ces références font partie de « l'imaginaire partagé » d'un peuple.

Bien que le hockey ne soit pas énormément présent dans *Le jardin des délices*, il a permis d'établir une distinction entre le monde du sport et celui de l'art. Comme nous le verrons, Carrier reviendra sur cette question dans ses œuvres subséquentes, preuve de l'importance qu'il y accorde. Enfin, tout en s'inscrivant dans l'imaginaire collectif, le hockey est associé à l'enfance, à la santé et à la force.

#### 4. « Une abominable feuille d'érable sur la glace »

La figure de Maurice Richard comme héros est récurrente dans l'œuvre romanesque de Roch Carrier. Cela nous amène au conte « Une abominable feuille d'érable sur la glace », paru dans *Les enfants du bonhomme dans la lune* en 1979, où Maurice Richard est adoré par les personnages.

Le narrateur, un garçon de dix ans, passe son temps à jouer au hockey avec ses camarades; ils portent tous le chandail de Maurice Richard :

Tous, nous portions le même costume rouge, blanc, bleu des Canadiens de Montréal, la meilleure équipe de hockey au monde. [...] Sur la glace, au coup de sifflet de l'arbitre, les deux équipes s'élançaient sur le disque de caoutchouc. Nous étions cinq Maurice Richard contre cinq autres Maurice

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 66.

Richard à qui nous arrachions le disque; nous étions dix joueurs qui portions, avec le même brûlant enthousiasme, l'uniforme des Canadiens de Montréal. Tous nous arborions au dos le très célèbre numéro 9<sup>91</sup>.

Le mythe du héros y est clairement énoncé, alors que ce conte idolâtre Maurice

Richard. Carlo Lavoie décrit ainsi la figure du héros :

Le héros, bien qu'il ne soit qu'un individu évoluant seul ou en équipe, se voit attribuer les qualités les plus élevées de toute une société. Dans *Le mythe de la naissance du héros*, le psychanalyste Otto Rank va plus loin en définissant le héros comme « un moi collectif », qui serait en fait l'origine même du mythe du héros puisque ce « moi collectif » permet l'identification à ce dernier. Ainsi, ce qui prime chez le héros, c'est la possibilité pour tout un chacun de se reconnaître, ou encore de s'identifier à lui [...]<sup>92</sup>.

Les jeunes s'identifient clairement à ce héros qu'ils tentent d'imiter par tous les moyens possibles :

Tous, nous peignons nos cheveux à la manière de Maurice Richard. Pour les tenir en place, nous utilisons une sorte de colle, beaucoup de colle. Nous lacions nos patins à la manière de Maurice Richard. Nous mettons le ruban gommé sur nos bâtons à la manière de Maurice Richard. Nous découpons dans les journaux toutes ses photographies. Vraiment nous savions tout à son sujet<sup>93</sup>.

Au culte voué à Maurice Richard, se superposent, comme c'est souvent le cas dans l'œuvre de Carrier, les différences entre les Canadiens français et les Canadiens anglais évoquées par la rivalité entre les équipes des Canadiens de

<sup>91</sup> Roch Carrier, « Une abominable feuille d'érable sur la glace », *Les enfants du bonhomme dans la lune*, Montréal, Stanké, 1979, p. 77-78.

<sup>92</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 56.

<sup>93</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 77-78.

Montréal et des Maple Leafs de Toronto. Nous l'avions noté dans *Il est par là, le soleil* et nous l'observons de nouveau dans « Une abominable feuille d'érable sur la glace ». En recevant un gilet des Maple Leafs de Toronto, le garçon est catastrophé, puisque tous ses amis s'identifient aux Canadiens de Montréal et que personne n'aime les Maple Leafs :

J'avais toujours porté le chandail bleu, blanc, rouge des Canadiens de Montréal. Tous mes amis portaient le chandail bleu, blanc, rouge. Jamais dans mon village quelqu'un n'avait porté le chandail de Toronto, jamais on n'y avait vu un chandail des Maple Leafs de Toronto. De plus, l'équipe de Toronto se faisait terrasser régulièrement par les triomphants Canadiens<sup>94</sup>.

L'imaginaire du garçon est stimulé par son idole, Maurice Richard, et par les exploits de son équipe préférée. Ce chandail de Toronto ne suscite en lui aucun lien d'appartenance et il n'en veut pas. En revanche, si les Canadiens de Montréal sont vénérés par les habitants du village, le gilet des Maple Leafs représente également l'élite anglophone à qui il ne faut pas déplaire :

Si tu gardes pas ce chandail qui te fait bien, il va falloir que j'écrive à M. Eaton pour lui expliquer que tu veux pas porter le chandail de Toronto. M. Eaton, c'est un Anglais; il va être insulté parce que lui, il aime les Maple Leafs de Toronto. S'il est insulté, penses-tu qu'il va nous répondre très vite<sup>95</sup>?

Pour ne pas déplaire à l'élite, mais surtout par crainte de ne pas avoir un autre chandail, l'enfant accepte, malgré lui, de porter le gilet en priant Dieu pour « qu'il envoie au plus vite cent millions de mites qui viendraient dévorer [s]on

---

<sup>94</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 79.

<sup>95</sup> *Loc. cit.*

chandail des Maple Leafs de Toronto<sup>96</sup> ». Il aura même très honte de son chandail lorsqu'il se rendra à la patinoire et que « tous les Maurice Richard en bleu, blanc, rouge s'approchèrent un à un pour regarder ça<sup>97</sup> ». Sa différence ne passera pas inaperçue et il sera même victime de discrimination à cause de son gilet. Il n'a plus sa place habituelle au sein de l'équipe et il est laissé sur le banc :

[...] la deuxième ligne fut appelée; je sautai sur la glace. Le chandail des Maple Leafs pesait sur mes épaules comme une montagne. Le chef d'équipe vint me dire d'attendre; il aurait besoin de moi à la défense, plus tard. À la troisième période, je n'avais pas encore joué<sup>98</sup>.

Roch Carrier reprend donc des éléments similaires dans plusieurs romans, notamment le fait que le narrateur ou le personnage principal soit un enfant et la présence de Maurice Richard. Carrier lui consacrera même un livre en 2000 : *Le Rocket*. Il y dira d'ailleurs, après avoir écrit que les Canadiens battaient toujours les Maple Leafs dans « Une abominable feuille d'érable sur la glace », que c'était faux, puisque Toronto, à la fin des années quarante, avait gagné trois fois de suite la coupe Stanley. Il attribue cette fausse certitude au « pouvoir » Maurice Richard :

Tel était le pouvoir du Rocket : il a subjugué notre enfance. Nous avons inventé ce Rocket, notre héros sans peur, sans reproche. Ainsi font tous les peuples de la terre quand ils se sentent petits, devant un monde trop grand. [...] La vérité n'est-elle pas la mémoire que l'on a des faits? Les faits ne sont-ils

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>98</sup> *Loc. cit.*

pas plutôt la mémoire que l'on en a? Le philosophe Aristote a osé affirmer que la légende est plus vraie que l'histoire<sup>99</sup>.

Que ce qui est dit sur Richard soit vrai ou faux, importe peu au fond. D'une façon ou d'une autre, Carrier a relayé dans son œuvre le pouvoir de fascination d'une légende qui nourrit l'imaginaire collectif québécois.

##### 5. *Prières d'un enfant très très sage*

Roch Carrier a écrit d'autres romans entre *Le jardin des délices*, paru en 1975, et *Prières d'un enfant très très sage*, publié en 1988 : *Il n'y a pas de pays sans grand-père* (1977), *Les fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre?* (1980), *La dame qui avait des chaînes aux chevilles* (1981) et *De l'amour dans la ferraille* (1984). Toutefois, le hockey n'y étant pas mentionné, nous les avons exclus de notre thèse.

Dans *Prières d'un enfant très très sage*, Roch Carrier transpose certaines réalités du quotidien d'un enfant. Chaque chapitre étant une prière adressée à Dieu par un enfant jamais nommé, l'ensemble permet de comprendre les questionnements, les épreuves, les expériences ou les péchés du garçon. Le hockey n'occupe pas une place majeure dans ce roman, mais il y est quand même présent à quelques reprises. Situé vers la fin de la Deuxième Guerre

---

<sup>99</sup> Roch Carrier, *Le Rocket*, p. 149.

mondiale<sup>100</sup>, ce récit évoque une époque où la religion catholique jouait un rôle primordial dans l'éducation et dans le quotidien des Canadiens français<sup>101</sup>.

En incluant le hockey dans ses prières, l'enfant montre bien la place prépondérante que ce sport occupe dans sa vie. Alors qu'il est en visite à Québec, il raconte à Dieu tout ce qu'il connaît de cette ville et de son histoire, en mentionnant notamment l'équipe de hockey locale :

Québec, Vous savez, a été fondée par le Sieur Samuel de Champlain en 1608, sur le cap Diamant. [...] Québec est la ville de monsieur Duplessis, le Premier ministre. Notre père dit que si monsieur Duplessis était le Premier ministre du monde entier, y aurait pas de guerre. Y a aussi le cardinal à Québec qui défend de commettre le péché de la danse. Y a aussi de très gros et grands magasins où les bûcherons arrêtent dépenser un peu d'argent quand ils redescendent du Nord au printemps. Puis, je connais les *As* de Québec qui jouent au hockey et qui sont bien moins bons que les *Canadiens* de Maurice Richard<sup>102</sup>.

---

<sup>100</sup> Dans « Prière de la guerre », l'enfant se réfère à la bataille de Dieppe du 19 août 1942. Toutefois, on peut croire que ce roman s'échelonne sur quelques années puisque dans « Prière de la ville de Québec », il mentionne le nom du premier ministre Duplessis. Ce dernier a été réélu en 1944 après avoir été au pouvoir de 1936 à 1940. (Roch Carrier, *Prières d'un enfant très très sage*, Montréal, Stanké, coll. « Le petit format du Québec », 1996 [1988], p. 90-91.)

<sup>101</sup> « Habité par une population qui, en 1941, était catholique à 86 %, le Québec resta profondément assujéti à l'influence du clergé, et ce, dans tous les aspects de sa vie. [...] En plus d'exercer son influence sur le monde du travail, par le biais des syndicats catholiques, l'Église l'exerça aussi sur les femmes, les jeunes, le mouvement des Caisses populaires, les universités et les autres établissements d'enseignement et les services sociaux. » (John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, traduit de l'anglais par Hélène Filion, Sillery, Éditions du Septentrion, 1995, p. 259-260.)

<sup>102</sup> Roch Carrier, « Prière de la ville de Québec », *Prières d'un enfant très très sage*, *op. cit.*, p. 136. C'est l'auteur qui emploie l'italique.

Le garçon ne nommant qu'un seul joueur de l'équipe, ce dernier acquiert dès lors la stature d'un héros, devenant ainsi « la substance de la conscience collective<sup>103</sup> ». Lorsqu'un individu ou un sportif accède au rang de « héros »,

[i]l n'est alors plus qu'un simple individu qui a réussi à se démarquer par ses attributs physiques ou moraux : [...] il aura réussi, au nom de tout un peuple, à surmonter les embûches semées par une figure autoritaire, à la fois paternelle et tyrannique ou encore antithétique, pour s'affirmer et finalement vaincre. Le héros devient beaucoup plus grand; il devient en lui-même une image de réussite, une icône qu'un peuple adore symbolisant sa réussite au niveau collectif, c'est-à-dire sa victoire sur les forces de l'ennemi souvent associé à l'opresseur<sup>104</sup>.

Comme nous l'avons vu dans *Il est par là, le soleil*, Maurice Richard incarne ce symbole de réussite en tenant tête et en battant les Canadiens anglais.

Par ailleurs, en affirmant que les As sont moins bons que les Canadiens, l'enfant réussit à trouver un point faible à cette ville dont il évoquait toutes les grandeurs architecturales, historiques, etc. Il n'aime pas les gens de Québec et il établit une distinction entre les Québécois<sup>105</sup> et les autres Canadiens français auxquels il s'identifie : « Me reconnaissez-Vous, mon Dieu? [...] Est-ce que j'ai l'air fendant des Québécois? [...] Si je lève le nez comme si le monde puait, je ressemblerai encore plus à un Québécois. Y a beaucoup de

<sup>103</sup> Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 111.

<sup>104</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 57-58.

<sup>105</sup> Avant que les habitants de la province de Québec ne se nomment des Québécois, ce mot désignait uniquement les gens de la ville de Québec. (Robert Major, « Québécois ou Canadien français : note sur l'identité québécoise et la fortune d'un vocable », *Convoyages, op. cit.*, p. 48.)

Québécois. La ville de Québec en est pleine<sup>106</sup>. » Dès lors, en montrant la supériorité des Canadiens de Montréal sur les As de Québec, il remet un peu à leur place les gens de cette ville, tout en rendant compte d'une rivalité entre les villes de Québec et de Montréal en plaçant le hockey au cœur de celle-ci.

De plus, le garçon semble croire que le hockey fait partie de la vie de tous les enfants de son âge : « Demandez à n'importe quel enfant qui a des patins sous les pieds, demandez s'il aime mieux la Terre ou le ciel<sup>107</sup>. » Faisant référence à la religion, il préfère rester sur la Terre que de mourir et d'aller au Ciel, puisque, entre autres choses, il peut jouer au hockey sur Terre. Dans une autre perspective, cette citation illustre que ce sport fait bel et bien partie de l'imaginaire québécois, puisque l'enfant croit que tous les enfants qui jouent au hockey, sont aussi passionnés que lui.

À deux reprises, le garçon termine sa prière en faisant référence au hockey. La première fois, dans « Prière de l'incendie », alors qu'il tente de convaincre Dieu qu'il possède une bonne mémoire en racontant de quelle façon l'église du village a brûlé, il finit de cette façon : « Mon Dieu, donnez de la mémoire à ceux qui en ont pas. Je vais jouer au hockey. C'est pour ça que j'ai mes patins aux pieds. C'est pas parce que j'ai oublié de les enlever. Amen<sup>108</sup>. » Cette image du jeune garçon, patins aux pieds dans l'église, représente une

---

<sup>106</sup> Roch Carrier, « Prière de la ville de Québec », *Prières d'un enfant très très sage*, op. cit., p. 133.

<sup>107</sup> *Id.*, « Prière des funérailles », *Prières d'un enfant très très sage*, op. cit., p. 105.

<sup>108</sup> *Id.*, « Prière de l'incendie », *Prières d'un enfant très très sage*, op. cit., p. 10.

image forte des deux religions au Québec, à cette époque : le hockey et Dieu ou l'inverse!

Dans « Prière de la guerre », il va également terminer sa prière en parlant de hockey. Il tente de comprendre les motivations de Dieu qui laisse les hommes faire la guerre. Alors que cet enfant dénonce ce fléau et la mort des enfants juifs aux mains des nazis, il se rend compte de sa chance de vivre dans un pays paisible : « Regardez, mon Dieu, comme la vie est tranquille autour de Votre église [...]. C'est la paix. Pourquoi est-ce que vous donnez pas la même tranquillité aux vieux pays<sup>109</sup>? » Ensuite, tout bonnement, après avoir demandé à Dieu d'arrêter la guerre, il lui demande de l'aider à jouer au hockey :

Je m'en vais à la patinoire. Je Vous demanderais, mon Dieu, de pas m'oublier. Si Votre saint doigt pouvait pousser la rondelle dans le filet, je serais bien heureux parce que tout seul, sans Votre aide, je suis pas un très bon joueur de hockey<sup>110</sup>.

Encore une fois, Carrier montre la place primordiale qu'occupe le hockey dans l'imaginaire d'un enfant, au point de surclasser les effets de la guerre. Pourtant, avant cette demande à l'aide, l'enfant était troublé au plus haut point par la guerre; il était même prêt à devenir soldat, afin de faire « la guerre à ceux qui ont emprisonné des enfants avec une étoile sur leur chemise ou sur leur robe<sup>111</sup> ».

---

<sup>109</sup> *Id.*, « Prière de la guerre », *Prières d'un enfant très très sage*, *op. cit.*, p. 95.

<sup>110</sup> *Loc. cit.*

<sup>111</sup> *Loc. cit.*

Nous terminons volontairement avec la « Prière de l'écriture », car, dans cette prière, ce n'est plus le hockey qui domine, mais l'écriture. L'enfant a écrit sur le trottoir à l'aide d'une craie. Il motive son action par le plaisir qu'il a pris à le faire, ne sachant pas que c'était mal : « Je pense, mon Dieu, que je pourrais écrire tout le reste de ma vie, tant j'étais heureux. C'était bien plus agréable que de gagner une partie de hockey ou de pêcher une truite ou bien de prendre un lièvre au collet<sup>112</sup>. » Ce passage est assurément important, puisque l'enfant place l'écriture au-dessus de tout, même du hockey. Toutefois, il les oppose moins, comme c'était le cas du professeur dans *Le jardin des délices*, qu'il indique un ordre de préférence. Il ne se sent pas obligé de choisir entre les deux, bien qu'il place l'écriture – ce qui trahit sans doute le romancier, « dissimulé » derrière le narrateur – au-dessus du hockey.

#### 6. *Prières d'un adolescent très très sage*

Ce roman, publié en 1998, fait suite à *Prières d'un enfant très très sage*. Toutefois, encore une fois, Carrier a écrit des romans entre les deux qui faisaient peu ou prou allusion au hockey, soit *L'homme dans le placard*, *Fin* et *Petit homme tornade*.

Comme dans le roman étudié précédemment, chaque chapitre est consacré à un sujet particulier évoqué par un adolescent qui s'adresse à Dieu

<sup>112</sup> *Id.*, « Prière de l'écriture », *Prières d'un enfant très très sage*, *op. cit.*, p. 59.

pour se repentir, raconter une anecdote ou encore parler de sa vie et de ses rêves. Le narrateur est donc un jeune garçon de onze ans, dont on ignore le nom, qui quitte son village natal situé au Québec, près de la frontière américaine, pour se rendre dans un séminaire, où il est envoyé par ses parents, vers la fin des années 1940.

Dans l'un des chapitres, « Prière de la neige qui tombe sur la patinoire »,

[l]es filles s'amassent autour de la patinoire dans leurs parkas de couleur. [...] Rien qu'à admirer les garçons, elles s'amuse[n]t encore plus que nous. Autrement, elles resteraient pas là, à vingt sous zéro, sous la bise, les bottes dans la neige, le nez blanc de givre, les joues rouges. On est des mâles, on attire les femelles. C'est normal, c'est la loi de la nature que Vous avez promulguée<sup>113</sup>.

On constate, d'abord, la différence entre les activités des filles et celles des garçons à cette époque! Ensuite, la popularité ou l'impopularité de ces derniers auprès des filles est proportionnelle à leur habileté à jouer au hockey : « Les filles s'extasient si l'un de nous marque un point. [...] Ma vie serait plus agréable si les filles s'apercevaient que, moi itou, je fais partie de l'équipe<sup>114</sup>. » Puisque l'œuvre littéraire sert à transmettre des images qui « expriment [...] la société<sup>115</sup>», Roch Carrier peint une scène représentative de la réalité des adolescents de cette époque : il évoque clairement les priorités des jeunes de cet

---

<sup>113</sup> Roch Carrier, « Prière de la neige qui tombe sur la patinoire », *Prières d'un adolescent très très sage*, Montréal, Stanké, 1998, p. 22.

<sup>114</sup> *Loc. cit.*

<sup>115</sup> Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 103.

âge, en montrant que, pour eux, le hockey est beaucoup plus important que l'éducation.

Dans une autre scène, les garçons cessent de jouer au hockey, le temps d'enlever la neige sur la patinoire. Lorsque l'un d'eux met de la musique, ils commencent à danser sur la patinoire. Le seul à ne pas avoir de partenaire est le narrateur, qui est un mauvais joueur de hockey :

Tous les joueurs de notre équipe et même ceux de l'équipe ennemie avaient une fille accrochée à leur bras. Moi, je tenais une pelle! Les autres jouent mieux que moi au hockey, c'est vrai. [...] Pourquoi est-ce que j'étais abandonné? J'ai été choisi par les autorités du Petit Séminaire comme membre futur de l'élite de notre peuple canadien-français. Je vais devenir premier ministre, ou bien un grand inventeur, ou bien un poète célèbre. J'aurais pas dû être négligé. Si y avait une justice sur Votre terre, les filles se seraient battues pour valser avec moi sur la glace. J'apprends le latin de Virgile, moi! Et le grec d'Aristophane! Pourquoi les filles préfèrent-elles ces bûcherons, ces camionneurs, ces éleveurs de poules?<sup>116</sup>

Ce passage témoigne d'une réalité québécoise (sinon mondiale!) où les bons athlètes, souvent perçus comme des héros, reçoivent l'attention des filles. En outre, le narrateur établit une différence entre l'art et le sport, rejoignant le commentaire du professeur dans *Le jardin des délices*, pour qui la culture et le hockey ne pouvaient cohabiter en harmonie. Les adolescents sont cultivés ou bons au hockey. Comme le narrateur fait partie de la première catégorie (il est

---

<sup>116</sup> Roch Carrier, « Prière de la neige qui tombe sur la patinoire », *Prières d'un adolescent très très sage*, op. cit., p. 24-25.

d'ailleurs le seul, dans cet extrait, à en faire partie), il est le joueur de hockey le plus médiocre, tout en étant gaffeur et impopulaire auprès des filles.

Dans « Prière de celui qui voudrait savoir d'où il vient », l'adolescent compare Dieu à un joueur de hockey :

La Création du monde est une affaire de l'ancien temps. Vous êtes semblable, mon Dieu, à un champion de la Ligue nationale de hockey qui aurait marqué tous ses buts il y a quatre mille générations. Je comprends pas : Vous avez été imaginatif pendant six jours dans les temps reculés ; le septième jour, Vous avez décidé de faire Votre sieste. Vous êtes-Vous réveillé, mon Dieu<sup>117</sup>?

Bien que cette comparaison serve à reprocher à Dieu son inaction depuis la création du monde, le jeune place le hockey au centre de son imaginaire.

Cette image du champion prendra toute sa signification dans « Prière pour devenir bon à quelque chose » où l'adolescent, après s'être fait dire par son père qu'il est un « bon à rien », essaie de se convaincre du contraire. Il se compare à des héros qu'il considère comme les plus grands, notamment le poète Émile Nelligan, le boxeur Joe Louis, le personnage de bande dessinée Brick Bradford, le chanteur d'opéra Raoul Jobin, le joueur de base-ball Babe Ruth et, bien évidemment, le hockeyeur Maurice Richard :

Je ne suis pas un as comme Babe Ruth qui a frappé cinquante-neuf circuits en 1921 et soixante en 1927. Vous qui savez tout, Vous devez connaître le nom de ce joueur de base-ball... Je suis pas un phénomène comme Maurice Richard qui a enfoncé cinq fois la rondelle dans le filet des Maple Leafs de Toronto le

---

<sup>117</sup> *Id.*, « Prière de celui qui voudrait savoir d'où il vient », *Prières d'un adolescent très très sage, op. cit.*, p. 71.

23 mars 1945. Mon Dieu, je voudrais frapper la balle comme Babe Ruth, je voudrais être un champion comme Maurice Richard<sup>118</sup>.

Tous ces personnages le font rêver et le poussent à vouloir faire quelque chose de sa vie. Maurice Richard représente encore une fois un modèle, sinon l'idole de l'adolescent, mais aussi de tout un peuple. Par ailleurs, le narrateur commence par nommer des sportifs, ensuite des artistes. Cet ordre est-il significatif? Laisse-t-il entendre que les athlètes seraient plus importants à ses yeux que les artistes? Quoi qu'il en soit, retenons surtout que le sport et les arts peuvent coexister dans l'imaginaire.

#### 7. *Les moines dans la tour*

Paru en 2004, ce roman met en scène un écrivain en train de rédiger un roman dont le personnage principal est un architecte chargé de faire les plans d'une tour servant à commémorer la présence des trappistes ayant fondé son village. L'écrivain a toutefois du mal à continuer la rédaction de son roman, car il est bouleversé par les attentats du 11 septembre 2001. Il est troublé par les liens entre son roman et la réalité, alors que les deux tours du World Trade Center ont été détruites.

---

<sup>118</sup> *Id.*, « Prière pour devenir bon à quelque chose », *Prières d'un adolescent très très sage*, *op. cit.*, p. 36.

Le patinage servira d'échappatoire à l'écrivain. Il se rend à une patinoire, enfile des patins et saute sur la glace. Au début, il est craintif, mais, par la suite, les sentiments reliés à son enfance lui reviennent en rafale :

Son pied gauche, serré dans la botte en équilibre sur la lame, se pose sur la glace qui lui semble molle : il s'attendait à la dureté du marbre. Ses jambes flageolent. Son pied droit s'arc-boute. Son corps vacille en avant, en arrière. Il va s'étaler, mais son pied gauche retrouve une habitude ancienne (cette mémoire qu'ont les membres du corps humain), il pousse ; la lame incise la glace. Un sifflement de fouet. L'écrivain est propulsé, il s'envole. L'extase le gagne comme en ces jours où, avec la rondelle, il s'échappait vers le but, pourchassé par les adversaires. Il ralentit pour savourer son ravissement. Avec quel plaisir il est de retour au pays de son enfance! Tout à son ivresse, il file à tire-d'aile avec ce sifflement de la glace égratignée par la lame. S'il n'écrit pas, au moins il patine! Dans son éblouissement, sans raison, comme poussé par la charge d'un adversaire, l'écrivain s'écrase contre la clôture. Le choc l'éveille. Comment peut-il s'adonner à ce sport futile? Les flammes l'ont rattrapé<sup>119</sup>.

Ce sport ramène directement l'écrivain à son enfance, un peu comme le faisait la petite madeleine trempée dans le thé, dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust : « Et tout d'un coup, le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray [...] ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul<sup>120</sup>. » Le goût de ce gâteau ramène le narrateur, par le déclenchement de la

<sup>119</sup> Roch Carrier, *Les moines dans la tour*, Montréal, XYZ éditeur, 2004, p. 64-65.

<sup>120</sup> Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, préface d'Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 1988 [1919], p. 46.

mémoire involontaire<sup>121</sup>, à un épisode spécifique de son enfance. De la même façon, le hockey, réminiscence d'un passé réconfortant pour l'écrivain, réussit, pour un moment, à lui faire oublier son angoisse profonde depuis les attentats terroristes. Son imaginaire ainsi que « la mémoire involontaire » de son corps sont stimulés par ce souvenir lointain, lui qui « n'a pas chaussé les patins depuis peut-être quarante ans<sup>122</sup> ». Si la réalité le rattrape d'un coup sur la patinoire et qu'il se sent coupable de perdre ainsi son temps alors que des événements horribles se passent dans le monde, le bonheur de patiner est plus fort que tout et lui permet de nouveau d'échapper à la réalité : « Il continue de patiner avec autant de plaisir, sur la glace, qu'il en avait auparavant, à tracer ses lettres sur le papier<sup>123</sup>. »

Cette scène ramène à l'avant-plan les deux univers de l'écriture et du sport. Dans un premier temps, l'écrivain, qui ne savoure plus la création romanesque depuis le 11 septembre 2001, retrouve un certain état de délectation en patinant. Dans un deuxième temps, comme l'indique la fin de la citation 118, il est pris de remords : comment peut-il se laisser aller à un tel « sport futile »,

---

<sup>121</sup> Élizabeth R. Jackson a déterminé que le processus de déclenchement de la mémoire involontaire s'effectue en trois étapes : « D'abord la sensation-amorce. Ensuite une série de sensations secondaires qui varient selon le cas. Enfin, l'évocation dont le contenu a un caractère déterminé. » (Élizabeth R. Jackson, *L'évolution de la mémoire involontaire dans l'œuvre de Proust*, Paris, A.G. Nizet, 1966, p. 16.) On retrouve ces étapes dans le passage du roman de Carrier à la citation 118, avec la sensation-amorce lorsque le pied gauche se pose sur la glace; la série de sensations secondaires lorsque son corps vacille; et le souvenir engendré, soit la faculté du corps à se rappeler les mouvements ainsi que cette sensation de retour à l'enfance vécue par l'écrivain.

<sup>122</sup> Roch Carrier, *op. cit.*, p. 64.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 65.

alors que le monde vit une catastrophe? Enfin, comme l'atteste la citation ci-dessus, il chasse cette pensée et renoue avec le plaisir de patiner. Il reste à se demander si « patiner » et « tracer des lettres » représentent deux activités antinomiques. Selon nous, non, dans la mesure où, d'une part, les deux actions lui procurent la même intensité, le même bonheur, et où, d'autre part, l'une remplace l'autre, pour un temps, dans la vie de l'écrivain. Bref, selon nous, elles s'opposent moins qu'elles se complètent. Enfin, patiner n'est-ce pas tracer des formes (des lettres) sur la surface glacée, lisse comme une feuille blanche?

Un peu plus loin dans le roman, le hockey est de nouveau lié aux souvenirs. Ainsi, l'écrivain, en manque d'inspiration et en proie à une grande colère envers les terroristes et la méchanceté humaine, se retrouve en face du Forum de Montréal, un endroit qui le ramène instantanément dans le passé : « Il ne va rien écrire aujourd'hui. Rue Atwater. Le Forum. Silencieux. Il se souvient des délires de la foule autour de la patinoire, sur les gradins maintenant remplacés par des boutiques<sup>124</sup>. » Même si l'écrivain est découragé par le monde en déroute dans lequel il vit, le fait de voir le Forum le ramène à une époque où tout lui semblait plus simple, où il n'était pas conscient de ce que le monde allait devenir. L'allusion au Forum, ce qu'il était et ce qu'il est devenu, soit un lieu obnubilé par la consommation, établit également un parallèle entre la société d'hier et celle d'aujourd'hui, qui bouleverse tant l'écrivain.

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

Le personnage de l'architecte sera lui aussi transporté dans son enfance par le hockey. Dans un contexte semblable à celui de l'écrivain, il doit produire le dessin d'une tour pour le projet de son village, mais ne sachant trop comment s'y prendre, il se questionne et se perd dans ses pensées :

L'architecte se revoit l'hiver, au pensionnat. La neige est épaisse. Le froid est vif, mais on ne sent pas cela quand on a treize ans et que l'on défend sa tour contre l'ennemi. [...] Ils bombardent. On réplique par une volée de boules de neige. Ils sont armés de bâtons de hockey, de pelles<sup>125</sup>.

Le personnage, dans ce souvenir qui n'a rien à voir avec le hockey, y inclut quand même des bâtons de hockey. Ceux-ci, présentés comme un élément ordinaire du quotidien de son enfance, peuplent son imaginaire.

Même si un événement tragique d'une ampleur historique constitue la trame du récit, Carrier reste fidèle à lui-même par l'entremise de passages où le hockey permet aux personnages de s'évader et de les ramener à leur enfance.

\* \* \*

L'œuvre littéraire de Roch Carrier, comme toutes les œuvres d'art, à des degrés divers, rend compte d'une réalité, d'une culture et d'un imaginaire propres à une société spécifique :

Une nation se réalise à partir du moment où elle se reconnaît, consent à ce qu'elle est et à ce qu'elle peut devenir, à travers

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 105.

une métaphore sans cesse relancée de sa propre affirmation. [...] Nous pourrions reprendre en une formule simple notre réflexion en affirmant que seule sa culture fait exister une nation et que seules des œuvres font exister une culture<sup>126</sup>.

Le hockey, comme figure de l'imaginaire, sert de linéament à la nation canadienne-française. De plus, en faisant le lien entre le hockey et l'enfance, Carrier touche une corde sensible de l'imaginaire, puisque cette période de la vie est à la base de l'inconscient individuel et constitue le berceau de l'inconscient collectif. De plus, même si les formes de l'imaginaire sont irréelles, selon Sartre, elles tentent de refléter une réalité : « Elle [chaque touche de pinceau] a été donnée en liaison avec un ensemble synthétique irréel et le but de l'artiste était de constituer un ensemble de tons réels qui permettent à cet irréel de se manifester<sup>127</sup>. »

Carrier tente donc de rendre réels les univers fictifs qu'il crée en utilisant des références provenant de son imaginaire et de l'imaginaire commun à la société qu'il dépeint. L'ensemble de son œuvre

s'attache à mettre en relief les préoccupations de ses contemporains à l'égard de la vie et de la mort [...]. Les thèmes [qui y sont] développés passent aussi bien par le fantastique et le carnavalesque que par le mythe ainsi que par les données autobiographiques<sup>128</sup>.

<sup>126</sup> Claude Bertrand et Michel Morin, *Le territoire imaginaire de la culture*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1979, p. 27-28.

<sup>127</sup> Jean-Paul Sartre, *L'imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1966 [1940], p. 364.

<sup>128</sup> Gilles Dorion, *op. cit.*, p. 14.

Nous sommes d'avis que le thème du hockey, dans les romans de Roch Carrier, a partie liée avec le mythe et, probablement, les données autobiographiques.

## Chapitre III

### Troisième période

Jacques Poulin a publié dix romans depuis son premier en 1967, *Mon cheval pour un royaume*. Tous ses romans se déroulent en totalité ou en partie au Québec. Poulin présente différents paysages québécois afin non seulement de rendre son œuvre plus crédible, mais également dans le but de rendre compte de traits spécifiques à la culture québécoise. C'est ainsi qu'il décrira souvent des endroits comme le Vieux Québec, l'île d'Orléans, la région de Charlevoix et le fleuve Saint-Laurent.

#### 1- *Le cœur de la baleine bleue*

Ce roman, le troisième de Jacques Poulin, a paru en 1970. Le personnage principal, Noël, est un écrivain de trente ans qui vient de se faire greffer le cœur d'une jeune fille de quinze ans. Après cette opération, son monde se transformera, ainsi que ses sentiments, sa manière de voir les choses et son écriture. Ces changements provoqueront en lui une ambiguïté entre les genres féminin et masculin.

En effet, Noël possède un corps d'homme, mais son cœur « féminin » le change tant physiquement qu'émotionnellement : il maigrit et il est plus près

de ses émotions. Il éprouve également de la difficulté à différencier les deux genres, sans doute à cause de son propre état. En rencontrant Charlie, la baleine bleue, qui est en fait une jeune fille, il ne sait pas si elle est de sexe féminin ou masculin :

Levant la tête un peu distraitement, j'aperçois des jeans d'un bleu délavé qui tourne au gris, plissés aux genoux, un chandail bleu pâle, trop grand, les manches retroussées au-dessus du coude, des épaules un peu frêles et un visage jeune et sérieux, encadré d'une chevelure noire et bouclée dans le cou. Soudain ça me donne un coup en dedans : garçon ou fille? – Je n'arrive pas à décider. D'habitude on hésite une fraction de seconde et tout de suite on est fixé, mais là...<sup>129</sup>

De plus, l'écriture de Noël se modifie alors qu'il tente d'écrire l'histoire dure et cruelle d'un viol :

L'histoire était à peine amorcée que déjà les mots s'adoucissaient sous ma plume, se diluaient : Jimmy était envahi par une grande vague de douceur venue je ne sais d'où; mon histoire m'échappait, je n'y pouvais rien. [...] J'avais d'abord raturé sans merci, remplacé des mots, déchiré des pages, recommencé là où je croyais avoir perdu ma maîtrise, mais les mêmes sentiments, un peu déguisés, revenaient, les mêmes phrases, à peine travesties, renaissaient. J'avais fini par m'en remettre à cet étranger, installé au creux de moi-même, qui voyait tout d'une autre manière, et la seule responsabilité que je m'attribuais encore, c'était d'être là, présent, prêt à transcrire les volontés parvenues jusqu'à moi<sup>130</sup>.

---

<sup>129</sup> Jacques Poulin, *Le cœur de la baleine bleue*, présentation de Pierre Filion, Montréal, BQ, 1994 [1970], p. 35-36.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 37.

Ce sentiment de perte de contrôle et de rejet qui l'habite l'amène « à partir à la conquête de son pôle intérieur, sorte de retour à l'enfance par l'imaginaire qui est en fait un repli sur lui-même<sup>131</sup> ». La peur du rejet ponctue

sa relation avec les autres personnages : il aura peur de se faire rejeter physiquement, se refermant ainsi sur lui-même. Dans ce sens, la rencontre du deuxième personnage masculin, Bill, un joueur de hockey, constituera un obstacle majeur dans son rétablissement physique et moral<sup>132</sup>.

Au début du roman, Noël et Élise, entendant quelqu'un chanter dans l'appartement voisin, ne s'accordent pas sur le sexe de cette personne :

- C'est un homme, répéta Élise.
- Une femme, dis-je.

Un homme ou une femme : pas moyen de savoir. La voix nous parvenait à travers le mur [...]. C'était une drôle de voix, douce et forte à la fois et elle chantait toujours la même chanson<sup>133</sup>.

Il s'agit de Bill, comme on l'apprendra lors de la première rencontre entre les deux hommes. Celle-ci n'est pas sans éveiller des soupçons chez Noël qui, en rentrant chez lui avec des fleurs pour Élise, se bute à la chaînette de sécurité. Après avoir sonné à plusieurs reprises, Élise apparaît, vêtue d'une robe de chambre. Il croit d'abord qu'elle a pris un bain, mais c'est à ce moment qu'il aperçoit Bill :

Il y avait un homme dans le salon. Il se leva. Il était très grand, le dos un peu voûté, les cheveux en brosse et il avait un bras dans le plâtre.  
Élise dit :

<sup>131</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 160.

<sup>132</sup> *Ibid.*, f. 166.

<sup>133</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 13.

- Chéri, je te présente Bill<sup>134</sup>.

La peur du rejet de son cœur par son corps se doublera désormais de sa peur d'être rejeté par Élise. Après avoir discuté quelques instants avec Bill, il s'endort dans le salon et le hockeyeur le transporte jusqu'à sa chambre. En se réveillant, Noël est inquiet et ne cesse de questionner Élise au sujet de Bill. Elle l'informe alors que c'est lui qu'ils entendaient chanter :

- Tu vois mon chéri, j'avais raison.
- ...
- Bill, c'est la voix qu'on entendait de l'autre côté du mur.  
Elle ajouta comme pour elle-même :
- Tu disais que c'était une femme...  
Le sommeil pesait de plus en plus lourd sur mes paupières.  
J'entendis encore, de très loin, la voix d'Élise :
- Tu vois bien que c'est un homme.  
Je n'entendis plus rien. Je dévalais une pente<sup>135</sup>.

Noël, qui se sent de moins en moins « homme », ne pourra concurrencer Bill sur le terrain de la virilité. De fait, le contraste ne peut être plus grand « entre l'homme viril tel qu'il est depuis toujours et dont cet athlète est l'incarnation idéale, et une autre conception masculine moins agressive, plus ambiguë, personnifiée par Noël<sup>136</sup> ». Dans cette perspective, le hockey représente tout le contraire de la féminité. C'est un sport violent et, à l'époque où Poulin publie son roman, en 1970, réservé aux hommes et écouté majoritairement par eux. Puisque Noël devient de plus en plus « féminin »

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>136</sup> Victor-Laurent Tremblay, art. cité, p. 1111.

depuis sa greffe, sa manière d'être se modifie. À mesure qu'il change, Bill prend sa place auprès d'Élise, qui le quittera finalement pour aller vivre à Philadelphie avec le hockeyeur. Après l'opération de Noël, Élise lui avait déclaré qu'il lui « [fallait] un homme. Un homme pour [elle] toute seule<sup>137</sup>»; ne le trouvant plus auprès de lui, elle s'est tournée vers Bill.

Malgré tout ce qui sépare les deux hommes, un élément les rapproche : ils sont blessés. Bill est à Québec, dans la Ligue américaine, pour soigner une blessure au poignet et retrouver la forme avant de retourner à Philadelphie, dans la Ligue nationale. Pour sa part, Noël est à jamais transformé par sa chirurgie. Mais Bill possède un avantage sur son « adversaire » : « Le joueur de hockey a en effet l'avantage de pouvoir redevenir ce qu'il était avant sa blessure, donc de conserver son identité, alors que Noël ne peut voir son corps redevenir ce qu'il était de par le fait que sa principale pièce motrice – le cœur – est celle d'une jeune fille<sup>138</sup>.»

Le hockey aidera toutefois l'écrivain à conquérir son pôle intérieur, qui est l'enfance<sup>139</sup>, et à y trouver une partie de son identité changeante depuis sa greffe. On ne voit jamais Bill jouer au hockey et comme Noël ne pratique pas ce sport, tout ce qu'ils peuvent faire c'est d'en parler. Pour Bill, le hockey est au centre de sa vie et de son identité. En fait, seul lui importe ce sport, mis à part

---

<sup>137</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 15.

<sup>138</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 170.

<sup>139</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 148.

les femmes, plus précisément Élise. Il possède une culture assez limitée, ce qui semble « normal » pour un joueur de hockey :

- J'aime les fleurs, dit Bill, mais je ne me rappelle jamais leur nom.
- C'est pas grave pour un joueur de hockey, dit Élise. Pas d'accord. Pas du tout d'accord. Tout le monde doit connaître le nom des fleurs, des arbres et des oiseaux<sup>140</sup>.

Cette remarque de Noël prend valeur d'exemple de tout ce qui sépare Bill, le hockeyeur, de Noël, l'écrivain. Jacques Poulin offre à la fois une image négative (par Bill) et positive (par Noël) du hockey. Dans *Le cœur de la baleine bleue*, la personnification du joueur de hockey est négative, alors que le hockey en soi nourrit de manière positive l'imaginaire de Noël, notamment par les souvenirs qu'il possède de Maurice Richard. Noël apprécie le hockey en esthète, ce qui le différencie de Bill. Par exemple, Noël évoque un poète ayant parlé de Jean Béliveau :

- Il y a un poète québécois qui a dit que...  
Je m'arrêtais. [...] J'étais mal à l'aise.
- Il a dit qu'une montée de Béliveau, c'était beau et pur comme un poème.  
Élise était assise sur l'appui de la fenêtre en demi-lune, le visage fermé. Le joueur de hockey avait une lueur de pitié dans les yeux; il me regardait comme les gens tout de suite après l'opération. Je me repliai sur moi-même.
- Faut que je m'en aille, dit Bill<sup>141</sup>.

Selon Carlo Lavoie, la réaction de ce dernier témoigne de la différence qui existe entre lui et Noël quant à leur vision du hockey :

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 77.

Pour le joueur de hockey, ce discours [de Noël sur Jean Béliveau] n'est pas sportif puisqu'il s'éloigne de sa conception du sport alors que, justement pour Noël, il fait partie de ce qui l'insère dans la société québécoise en devenant partie prenante de la mémoire collective québécoise. [...] La distinction entre sportif pratiquant et sportif non pratiquant est ici marquante car elle permet de déceler le morcellement de l'identité de Noël. Ses connaissances sur le hockey étant liées à ce qu'il était avant son opération deviennent un signe d'une identité confinée aux contours d'un territoire familial et ne sont que théoriques<sup>142</sup>. Or, son cœur, qui n'est pas celui d'un homme, l'empêche de se réclamer de ce territoire familial que constituait la société masculine à laquelle il appartenait jadis. La présence du joueur de hockey apparaît ainsi comme la manifestation inéluctable de la défaite de Noël sur le plan identitaire<sup>143</sup>.

D'une certaine façon, Bill représente ce qu'était Noël avant son opération : un homme à part entière. L'écrivain recherche de plus en plus la douceur, alors que Bill montre, à chaque occasion possible, qu'il est fier de participer à la violence au hockey. Il s'est fracturé le poignet dans une bagarre et exhibe une cicatrice près de l'œil, résultat d'un coup de Gordie Howe :

- D'un coup de coude il m'a projeté tête première dans la bande. Je me suis relevé, la bagarre a éclaté. Je ne me souviens plus du reste : j'ai quitté la patinoire sur une civière. Il rit, avec une fierté un peu extravagante<sup>144</sup>.

---

<sup>142</sup> Au moment où Élise part avec Bill, ce dernier complimente Noël en lui disant qu'il en connaît beaucoup sur le hockey, ce à quoi Noël répond que ce ne sont que des connaissances théoriques (*ibid.*, p. 108), avant d'affirmer qu'il a déjà joué au collège. Il y a lieu, toutefois, de douter de la véracité de cette affirmation, puisqu'il dira immédiatement après : « Quand on écrit, on a toujours l'impression d'être en dehors de tout; pour se sentir dans le coup on se raconte des histoires. » (*Loc. cit.*)

<sup>143</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 191-192.

<sup>144</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 74.

Cependant, malgré ce qui les sépare, le joueur de hockey amène « Noël à dériver vers les souvenirs de son enfance<sup>145</sup> ». Cela se manifeste principalement lorsque Bill lui parle des joueurs qu'il côtoie et qu'il compare Gordie Howe à Maurice Richard. La signification de ces joueurs n'est pas la même pour eux. Lorsque Noël lui demande lequel est le meilleur, il commence par dire :

- Vous savez, j'étais assez jeune quand Richard était à son meilleur. Alors c'est pas facile.
- Puis, après une longue minute d'hésitation :
- Richard était plus spectaculaire. Gordie Howe est plus complet. Les deux plus grands joueurs au monde<sup>146</sup>.

Certes, Bill rend hommage à Maurice Richard, mais ce dernier ne réveille pas en lui les mêmes émotions qui envahissent Noël à l'évocation du joueur des Canadiens :

Chaque fois que je parlais de Richard, que j'entendais son nom, je sentais bouger en moi quelque chose d'ancien, comme une bête endormie depuis l'opération. J'écoutais le joueur de hockey, mais j'avais le goût de lui parler des fulgurantes montées que Richard préparait en contournant ses filets, du but fameux qu'il avait compté avec un joueur accroché à son dos, de ses batailles légendaires, de l'émeute que sa suspension par le président Campbell avait provoquée au Forum et dans la rue Sainte-Catherine, de la tristesse qu'on ressentait à le voir traîner la jambe à la fin de sa prodigieuse carrière. J'aurais voulu que Bill comprît à quel point l'image de Richard était vivante dans le cœur des gens de mon âge et comment son souvenir éveillait des émotions si profondes qu'elles touchaient aux racines les plus lointaines et jusqu'à ce fonds commun qui faisait notre race<sup>147</sup>.

<sup>145</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 167.

<sup>146</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 74.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 75.

Cette passion du hockey qui n'est plus la même depuis son opération, le souvenir de Maurice Richard la lui redonne, en le ramenant à une autre époque, dans sa jeunesse, avant sa transformation. Dans ce passage, Noël utilise à une occasion le « on » au lieu du « je », laissant entendre que tous les Québécois s'identifiaient à Richard et étaient peïnés de ce qui lui arrivait.

Dans le prolongement de cette question d'identification, on peut penser que Bill, même si on ne connaît pas ses origines, n'appartient pas à la même culture que Noël, notamment parce que Maurice Richard ne représente pas un héros pour lui. Certes, Bill reconnaît la valeur de Richard en le considérant comme l'un des « deux plus grands joueurs au monde<sup>148</sup> », ce qui est déjà grandiose. Mais ce compliment n'atteint pas la dimension mythique présente dans le discours de Noël.

Pour ce dernier, le hockey est donc lié à une identité perdue ou, à tout le moins, différente, mais ce sport fait quand même encore partie de son imaginaire, un imaginaire où les références culturelles rendent compte de son univers social, tel que le décrivait Jean-Charles Falardeau.

Puisque leur connaissance du jeu ne peut être la même, Noël pose énormément de questions au joueur de hockey, lui demandant ce qu'il pense de tel joueur ou lequel, selon lui, est le meilleur dans un domaine particulier, etc. Toutefois, il est évident que l'intérêt de Noël se tourne plus spécifiquement vers

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 74.

les joueurs des Canadiens : Robert Rousseau, Yvan Cournoyer, Jean Béliveau ou John Ferguson. Il pose des questions en fonction de ses idoles et de son imaginaire, ce qui fera rapidement réaliser à Bill que son équipe favorite est Montréal :

- Vous êtes un partisan des Canadiens?
- Bien sûr. Ça ne se voit pas?
- Ça se voit assez, dit-il en riant<sup>149</sup>.

Comme Noël est profondément attaché à la culture québécoise, il n'est pas surprenant qu'il prenne pour les Canadiens. Cette équipe était au cœur de la passion des Québécois, jusqu'à ce que l'arrivée des Nordiques de Québec dans la Ligue nationale de hockey, en 1979, divise les amateurs du hockey du Québec entre les deux équipes.

Finalement, Carlo Lavoie verra dans la relation Noël-Élise-Bill, une partie de hockey en elle-même où les deux hommes s'affrontent pour « gagner » le cœur d'Élise. C'était prévisible. L'affrontement tourne à l'avantage de Bill :

ce dernier réussit à prendre la place, non pas d'un blessé comme dans son équipe pendant les séries éliminatoires, mais à « sortir du jeu » un rival dans le but de prendre sa place auprès de la personne aimée<sup>150</sup>.

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>150</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 172.

Ainsi, Bill, qui, en retournant à Philadelphie, espère retrouver sa place au sein des Flyers en remplaçant, à son tour, un joueur blessé<sup>151</sup>, gagne la partie contre Noël. Toutefois, dans ce cas,

il n'a pas pris la place d'un blessé mais plutôt celle d'un malade. Nous pourrions même aller jusqu'à dire que sa virilité s'en retrouve affaiblie car il a enlevé l'être aimé à un homme qui ne pouvait se défendre : le cœur de Noël – au niveau physique – et le discours de ce dernier – au niveau intellectuel – lui ont enlevé sa force aux yeux d'Élise.<sup>152</sup>

Comme le dit l'adage, à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Bill n'a pas eu de difficulté à « sortir du jeu » Noël, qui, comme l'indique Carlo Lavoie dans la citation ci-dessus, était moins un « rival » qu'un « malade ».

Après le départ d'Élise, on n'entendra plus parler de hockey, sauf quand Noël confiera à son docteur qu'Élise est partie avec un joueur de hockey<sup>153</sup>. Il finira par se suicider, après avoir compris que « [c]'est compliqué les histoires de cœur. Ce paysage qui m'habite depuis toujours et dont je vais bientôt voir l'ensemble, ce n'est rien d'autre que l'enfance elle-même. Je le sais maintenant : le pôle intérieur c'est l'enfance<sup>154</sup>. »

*Le cœur de la baleine bleue* est donc une histoire de cœur, dans les deux sens du terme! Par l'entremise des changements que vit Noël, Poulin a mis en relief un certain nombre d'oppositions : Bill et Noël, le sport et la

---

<sup>151</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 109.

<sup>152</sup> Carlo Lavoie, thèse citée, f. 190.

<sup>153</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 138.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 148.

culture, la masculinité et la féminité. Le suicide de Noël ne peut que nous amener à penser que c'est l'univers de Bill qui a triomphé.

## 2- *Faites de beaux rêves*

Ce roman, paru en 1974, suit *Le cœur de la baleine bleue*. Deux frères, Théo et Amadou, et Limoilou, l'amoureuse de ce dernier, assistent à une course automobile de Formule Un. Théo, véritable connaisseur en la matière, doit rédiger un article pour une revue de sport automobile. Bien qu'il soit plus jeune qu'Amadou, il est le chef du « trio », décidant de la façon dont les choses doivent se passer et n'hésitant pas à critiquer les autres.

Contrairement à Théo, Amadou, qui, comme son surnom l'indique, est plutôt du genre aimable et doux, ne prend pas beaucoup de place. S'il raconte ses rêves, c'est qu'il est poussé à le faire par Limoilou et Théo. L'un d'eux se passe au Forum, où il participe au camp d'entraînement des Canadiens de Montréal. L'entraîneur Toe Blake est présent et Amadou tente de l'impressionner par ses prouesses de gardien de but :

Nous autres, les recrues, on est les premiers à sauter sur la glace. Ensuite les vétérans arrivent et on se met à faire le tour de la patinoire en passant derrière les buts. Mon équipement de gardien de but est lourd à traîner, mais j'ai pas envie que le coach s'en aperçoive; je patine aussi vite que les autres<sup>155</sup>.

---

<sup>155</sup> Jacques Poulin, *Faites de beaux rêves*, introduction de Pierre Filion, Montréal, BQ, 1988 [1974], p. 51.

Il effectuera plusieurs arrêts spectaculaires, notamment devant les grands joueurs de l'équipe :

Ensuite chacun des joueurs s'approche à quinze pieds des buts. Je bloque tout. Le slap shot de Geoffrion. Le lancer du poignet de Béliveau. Le revers d'Henri Richard. Toe Blake commence à regarder de mon côté. Le retour du lancer va toujours sur le bâton de Harvey et il n'a pas besoin d'aller chercher la rondelle dans le coin.

Amadou impressionne tout le monde; même les gardiens de but étoiles des Canadiens : « Le vieux Toe Blake quitte le banc des joueurs. Il s'en vient. Jacques Plante est avec lui. De l'autre bout de la patinoire, Worsley s'amène lui aussi. Ken Dryden et tous les joueurs s'approchent<sup>156</sup>. » Selon Freud, « [r]êver c'est toujours d'une certaine manière voir notre désir réalisé<sup>157</sup> ». Amadou obtient ainsi, en étant le héros de l'entraînement des Canadiens, l'attention qu'il ne reçoit pas habituellement puisque son frère prend toujours toute la place. De plus, ce rêve établit une différence entre les deux frères. Théo est un connaisseur de Formule Un et il se dit également pilote de Formule Trois<sup>158</sup> en Europe. De son côté, Amadou tente d'imposer sa personnalité et ses goûts : il rêve à un autre sport et se voit comme un gardien de but pouvant impressionner les grands du hockey.

Dans le rêve d'Amadou, l'on fait plusieurs allusions à des joueurs d'une époque bien précise, soit celle des années 60 et du début des années 70.

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>157</sup> Max Milner, *Freud et l'interprétation de la littérature*, Paris, SEDES, coll. « Les livres et les hommes », 1997, p. 33.

<sup>158</sup> Jacques Poulin, *op. cit.*, p. 120.

En effet, tous les joueurs mentionnés (Doug Harvey, Jean Béliveau, Henri Richard, Yvan Cournoyer, Bernard Geoffrion et Frank Mahovlich) ont joué, à un moment ou à un autre, durant ces années pour les Canadiens de Montréal. Ils étaient parmi les joueurs les plus connus et les plus admirés de l'équipe. De plus, les trois grands gardiens de but de ce temps, soit Jacques Plante, Lorne Worsley et Ken Dryden, qui ont joué respectivement pour Montréal de 1950 à 1963, de 1963 à 1970 et de 1970 à 1979, sont non seulement présents dans le rêve, mais ils sont impressionnés par les prouesses d'Amadou.

Par ailleurs, dans son rêve, Amadou porte un masque :

- Quand je passe devant lui, avec mon équipement de gardien de but, le coach me suit des yeux. Il n'a pas l'air surpris de voir que je porte un masque durant la séance de patinage. Il me regarde patiner comme il regarde Jacques Plante, Lorne Worsley et Ken Dryden.
- Pourquoi as-tu mis ton masque? demanda Limoilou.  
Le commis hésitait<sup>159</sup>.

Amadou ne peut expliquer la raison pour laquelle il porte un masque. Toutefois, il semble, aux yeux de l'entraîneur, de la même trempe que les trois autres gardiens de but, puisque Blake n'est pas étonné de sa présence. À la fin du rêve, le masque qu'il porte est à nouveau mentionné :

- Le coach s'arrête devant le but, me regarde sans rien dire. Puis il dit quelque chose en anglais. Je fais comme si je n'avais rien compris. Alors Blake dit un mot à Jacques Plante. « Il dit d'enlever ton masque », dit Plante.
- Ensuite? fit Limoilou.  
Amadou vida sa tasse. La tête renversée en arrière, il laissait couler le sucre sur sa langue.

---

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 52.

- Tu t'es réveillé? demanda-t-elle avec une sorte de rage contenue<sup>160</sup>.

Le masque lui permet de jouer un rôle, de berner les autres en cachant sa véritable identité. Lorsque l'entraîneur lui demande de l'enlever, son rêve ne peut que se terminer puisque, sans son masque, il redevient Amadou.

De manière subsidiaire, on pourrait voir dans ce rêve une opposition entre francophones et anglophones. Amadou prouve sa valeur et son caractère en épatant non seulement des francophones (Jacques Plante), mais aussi des anglophones (Toe Blake, Lorne Worsley et Ken Dryden).

Ailleurs, dans le roman, alors que les deux frères surveillent la dernière séance d'essais de la course automobile, Théo fait allusion à Lionel Duval :

- Supposons qu'ils réparent la March à temps pour la course de demain et que Stewart prenne le départ en deuxième ligne derrière les Ferrari, dit [Théo] en tirant l'antenne du poste. Sais-tu ce qui va arriver à la minoune?

- Des problèmes de suspension.

- Pas rien que ça. Avec deux Ferrari en première ligne, Stewart a aucune chance. Ce qui va arriver, mon cher Lionel – Théo prenait le ton des experts interrogés par Lionel Duval à la Soirée du hockey – c'est qu'une des Ferrari va tourner aussi vite que possible pour obliger Stewart à forcer sa minoune. Et tu vas voir, la deuxième Ferrari va rouler plus lentement pour prendre la relève à la fin de la course. Comprends-tu l'histoire<sup>161</sup>?

Pour qu'une imitation soit « valable », il faut qu'elle soit reconnue par les autres. Théo choisit donc d'imiter une figure connue des amateurs de hockey

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 111.

du Québec. Lionel Duval a travaillé à « La soirée du hockey » de 1964 à 1993 : il était responsable des entrevues entre les périodes<sup>162</sup>.

À la fin du roman, Amadou se retrouve seul, alors qu'il semblait avoir suscité la curiosité de Jane et de la Ceinture verte – les deux filles rencontrées durant les essais de Formule Un – et qu'il semblait être aimé de Limoilou et profiter de la protection de Théo. Limoilou l'a quitté sans lui laisser un mot et les autres sont tous partis à la fin de la course. Déçu, Amadou décide de rester sur le site du Mont-Tremblant pour dormir durant 24 heures. Il préfère sans doute « faire de beaux rêves » plutôt que de faire face à la réalité.

### 3- *Volkswagen Blues*

Jack Waterman est le personnage principal de ce roman de Jacques Poulin, publié en 1984. Il est écrivain et parcourt les routes de l'Amérique du Nord à la recherche de son frère Théo. Ce voyage permet au lecteur de découvrir deux Amériques. La première est une Amérique réelle, physique, parcourue en Volks : une Amérique avec tous ses mensonges et toute sa dureté. La deuxième représente une Amérique mythique avec tous ses héros, mais qui semble plus vraie que la première<sup>163</sup>.

---

<sup>162</sup> Radio-Canada, « Les Nordiques gagnent la coupe AVCO », « En coulisses ». Accès : <http://archives.cbc.ca/IDC-0-106-1302-7840/annees70/1977-05-27/>, consulté le 18 mars 2005.

<sup>163</sup> Carlo Lavoie, art. cité, p. 222.

On ne retrouve qu'une seule séquence liée au hockey dans ce roman, mais nous avons décidé de la mentionner quand même, étant donné que *Volkswagen Blues* est sans doute le roman le plus connu de Poulin.

Jack possède de nombreux héros, au premier rang desquels son frère Théo:

Peu à peu, la silhouette de son frère grandissait et prenait place dans une galerie imaginaire où se trouvait une étrange collection de personnages parmi lesquels on pouvait reconnaître Maurice Richard, Ernest Hemingway, Jim Clark, Louis Riel, Burt Lancaster, Kit Carson, La Vérendrye, Vincent Van Gogh, Davy Crockett<sup>164</sup>.

Maurice Richard nourrit l'imaginaire de Jack Waterman aux côtés d'un écrivain (Hemingway), d'un acteur (Lancaster), d'un guide et éclaireur (Carson) et d'un pionnier (Crockett) américains, d'un coureur automobile irlandais (Clark), du chef de la rébellion métis (Riel), d'un explorateur français (La Vérendrye), d'un peintre (Van Gogh). Maurice Richard et Vincent Van Gogh! C'est dire quelle stature a atteint le joueur de hockey.

Par ailleurs, dans ce roman aussi, le sport côtoie la culture. Mais, dans *Volkswagen Blues*, le hockey ne revêt pas de connotations négatives, puisque les héros de Jack font partie de tous les milieux et qu'il n'a pas établi d'ordre de préférence.

---

<sup>164</sup> Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, coll. « Babel », 1998 [1984], p. 240.

#### 4- *Chat sauvage*

Ce roman, paru en 1998, raconte l'histoire de Jack, un écrivain public de Québec, un écrivain qui « écri[t] des lettres pour les autres<sup>165</sup> ». Après avoir reçu la visite d'un vieil homme, Sam Miller, qui agit un peu bizarrement, Jack essaie de le retrouver et de savoir qui il est. Par l'entremise d'une amie, il apprend le nom et l'adresse de cet homme ; il se rend devant son immeuble dans l'espoir de l'apercevoir. De son minibus Volks, Jack observe Sam Miller, qui habite au troisième étage. De manière indirecte, celui-là se rend compte que celui-ci regarde le hockey :

Au premier étage, une autre télé était allumée et, malgré la distance, je reconnus les images de « La Soirée du hockey ». Comme les éclats lumineux des deux postes étaient synchronisés, je compris que le Vieux regardait le hockey lui aussi. Alors j'allumai la radio du minibus pour écouter la description de la rencontre. C'étaient les éliminatoires du printemps. J'aimais le hockey à la folie, et si je n'étais pas chez moi en train de regarder la télé, c'était simplement que, cette année-là, mon équipe préférée avait été battue dès la première série de matches<sup>166</sup>.

Par la suite, l'écrivain tente d'obtenir plus d'informations sur Miller auprès de l'épicier du quartier. Ce dernier, « un gros homme chauve, était assis derrière

---

<sup>165</sup> Jacques Poulin, *Chat sauvage*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, coll. « Babel », 1998, p. 105.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 51.

son comptoir et regardait le match de hockey sur une minuscule télé<sup>167</sup> ». L'épicier est heureux que la partie se rende en prolongation, puisque « ça fait vendre de la bière<sup>168</sup> ». Étant connu de la majorité des Québécois, le hockey est souvent utilisé pour engager une conversation, comme ici, où l'écrivain, pour amadouer l'épicier, l'aborde en lui parlant de la partie en cours.

Enfin, comme c'était le cas dans les romans de Roch Carrier, le hockey est lié à l'enfance :

Amplifiée par les haut-parleurs que le Gardien avait installés à l'arrière, la voix familière du commentateur inonda le minibus. Quelque chose en moi se détendit et je m'allongeai plus confortablement sur les coussins, jambes étendues et chevilles croisées. L'esprit tranquille, je surveillais le manège du Vieil Homme [...]. Je m'amusais aussi à regarder la télé du premier étage, essayant de me figurer, d'après le commentaire à la radio, comment le jeu se déroulait à l'écran. [...] Il y avait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien. J'étais heureux d'être là, une sorte de paix s'était installée en moi et, curieusement, mon sentiment de bien-être semblait venir du simple fait que je partageais quelque chose avec le Vieux... Brusquement, une série d'images fulgurantes me fit comprendre que la véritable cause était plus ancienne : c'était mon village natal de Marlow, j'étais couché dans une petite chambre avec mon frère tandis que mon père écoutait le hockey à la radio dans le salon, et lorsque notre équipe marquait un but, je me levais à toute vitesse, sachant qu'il allait me permettre de passer un moment avec lui sur le divan<sup>169</sup>.

Dans *Freud et l'interprétation de la littérature*, Max Milner soutient que, dans la rêverie éveillée telle que Freud l'a décrite, « le désir qui revient à ce moment

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

à la conscience est toujours un désir infantile, un désir qui a sa racine dans l'enfance<sup>170</sup> ». Si Jack croit d'abord être dans cet état de bien-être par son rapprochement avec l'homme, il se rend bientôt compte que cette sensation est plutôt causée par un souvenir d'enfance. Il y est transporté sans même le vouloir, sans même le savoir, un peu comme c'était le cas du personnage de l'écrivain dans *Les moines dans la tour* de Roch Carrier.

---

<sup>170</sup> Max Milner, *op. cit.*, p. 98-99.

## Chapitre IV

### Prolongation

À la lumière des deux derniers chapitres, dégageons les éléments de convergence et de divergence entre les façons dont Roch Carrier et Jacques Poulin mettent en scène le hockey dans leurs romans.

#### 1- Éléments convergents

Il est évident que pour les deux romanciers, le hockey représente un élément important de la culture québécoise, incarné par Maurice Richard. Bien que d'autres joueurs soient nommés, c'est toujours Richard qui représente le peuple québécois, sa détermination et sa fougue. Il éveille alors chez les personnages de Carrier et de Poulin, qu'ils soient enfants ou adultes, des sentiments d'identification et de fierté. Selon Carlo Lavoie, « Maurice Richard fonctionne comme ce que Jozèf Kwaterko appelle "un modèle narratif identificatoire, celui d'un nouvel être collectif, passionné, romantique, [...]". Cette image désigne un imaginaire qui implique une dimension sociale"<sup>171</sup>. » Déjà, dans « Les Québécois, le hockey et le Graal », Renald Bérubé citait Paul

---

<sup>171</sup> Carlo Lavoie, art. cité, p. 224.

Rompré et Gaétan Saint-Pierre qui mettaient, eux aussi, l'accent sur cette dimension :

[...] il n'a pas seulement fallu que Maurice Richard soit un bon joueur de hockey pour qu'il devienne un héros mythique. Il a fallu aussi que le public québécois investisse en lui tout « le sens national », c'est-à-dire la charge de représenter toutes nos frustrations. Pour le public québécois, Maurice Richard, tenace et indestructible, bafoué par des adversaires sans scrupule, par les arbitres, par les magnats de la L.N.H. eux-mêmes, fut le symbole suprême de la résistance à l'oppression anglo-saxonne<sup>172</sup>.

Pour qu'un héros obtienne ce statut, il doit avoir conquis l'imaginaire collectif. Ce qui est le cas, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises dans la thèse, de Maurice Richard.

Par ailleurs, le hockey est « par le biais des Canadiens de Montréal principalement, [...] une manifestation culturelle au Québec<sup>173</sup> ». Les deux romanciers présentent souvent cet élément culturel de façon similaire, notamment en l'incluant dans le rêve. Le hockey permet alors d'accéder à un idéal, comme lorsque les personnages enfants de Roch Carrier souhaitent ressembler à leurs idoles. Dans le cas d'Amadou, dans *Faites de beaux rêves*, le hockey représente en quelque sorte l'illusion d'un idéal, alors qu'il rêve qu'il épate les meilleurs joueurs des Canadiens de Montréal.

De même, Roch Carrier et Jacques Poulin présentent, par le hockey, le conflit entre les francophones et les anglophones. Dans le cas de Carrier, cette

<sup>172</sup> Cité par Renald Bérubé, art. cité, p. 196.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 198.

opposition est symbolisée par la rivalité entre les Canadiens de Montréal et les Maple Leafs de Toronto. Un peuple en affronte un autre! Dans *Il est par là, le soleil*, Philibert ira frapper un « maudit Anglais de Toronto<sup>174</sup> », pour défendre l'honneur de Maurice Richard, qui avait été assailli par ce dernier. Venger Maurice Richard, c'est aussi venger tout le Québec.

Chez Poulin, dans *Le cœur de la baleine bleue*, la confrontation entre Noël et Bill pour « gagner » Élise pourrait aussi être perçue comme un duel entre un francophone et un anglophone. D'une part, leurs prénoms sont déjà en soi révélateurs. D'autre part, Bill n'est que de passage à Québec, en attente de son retour à Philadelphie, ce qui peut laisser entendre qu'il n'est pas québécois<sup>175</sup>.

De plus, lorsque Noël demande à Bill qui est le meilleur joueur entre Maurice Richard et Gordie Howe, il hésite. Cette polémique était particulièrement au centre des conversations dans les années 1940-1950, alors que les deux joueurs s'affrontaient régulièrement : « Certains [pour la plupart des anglophones] évaluent que Gordie Howe surpasse le Rocket », tandis que la plupart des Canadiens français « vouent un culte [à Maurice Richard]<sup>176</sup> ». Noël est évidemment un grand partisan de Richard, tandis que Bill considère comme un honneur d'avoir joué contre Howe, avouant même, non sans une certaine

---

<sup>174</sup> Roch Carrier, *Il est par là, le soleil*, op. cit., p. 53.

<sup>175</sup> Cette hypothèse vaut ce qu'elle vaut, car, évidemment, un joueur originaire du Québec peut se prénommer Bill et jouer pour les Flyers de Philadelphie.

<sup>176</sup> Roch Carrier, *Le Rocket*, op. cit., p. 163.

fierté, que Howe a marqué cinq buts contre lui : « Il a compté cinq buts contre moi et je n'ai même pas récolté une assistance! [...] Il rit, avec une fierté un peu extravagante<sup>177</sup>. »

Dans un autre ordre d'idées, le retour à l'enfance qu'entraîne le hockey est présent chez Poulin et Carrier. Dans les deux cas, ce sont les personnages de l'écrivain qui sont touchés par ce phénomène, comme on le constate dans *Les moines dans la tour*, *Le cœur de la baleine bleue* et *Chat sauvage*. En revanche, un personnage comme Bill ne parle jamais de son enfance et la seule fois où il aurait pu le faire, il s'est arrêté avant :

- Il a toujours été mon idole [Gordie Howe]. Quand j'étais tout jeune...

Il s'arrêta et regarda Élise. [...] J'avais toujours pensé que les joueurs de hockey n'avaient pas d'enfance; je veux dire : qu'ils ne vivaient pas avec leur enfance<sup>178</sup>.

Que signifie cette dernière phrase? Émettons deux hypothèses : les joueurs de hockey n'ont pas eu d'enfance, car ils ont été confrontés trop tôt aux exigences du hockey de compétition ; les joueurs de hockey permettent aux autres de replonger dans leur enfance, ce faisant ils n'auraient pas accès à la leur.

Finalement, venons-en aux liens entre la culture et le sport.

Jacques Poulin, à travers les personnages de Noël et de Bill dans *Le cœur de la baleine bleue*, se servira du hockey pour différencier la culture et le sport. Il rendra alors compte de certains stéréotypes entourant ces deux univers.

<sup>177</sup> Jacques Poulin, *Le cœur de la baleine bleue*, op. cit., p. 73-74.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 73.

On voit premièrement Noël, cultivé, qui trouve important pour tout être humain de « connaître le nom des fleurs, des arbres et des oiseaux<sup>179</sup> ». Il fait souvent des liens entre ce qu'il aime et ses lectures, comme lorsqu'il cite un poète ayant commenté le jeu de Jean Béliveau. Cette allusion laisse croire que la culture et le sport peuvent être liés. Toutefois, la réaction de Bill laisse entendre le contraire : « Le joueur de hockey avait une lueur de pitié dans les yeux<sup>180</sup>. »

Par contre, ce même Bill dira : « Les spectateurs croient que les joueurs de hockey ne sont pas très intelligents. Je pense qu'ils jugent trop vite. En tout cas, le jeu de Béliveau c'est de l'intelligence pure<sup>181</sup>. » Ce commentaire semble contredire tout ce que Poulin avait présenté jusqu'alors de lui, soit un joueur un peu niais. Peut-on soutenir que par une telle remarque Bill tente ainsi de se défaire de cette image préconçue, dans le but de se valoriser aux yeux d'Élise? Quoi qu'il en soit, si on exclut cette remarque de Bill, son personnage présente une certaine image négative du hockey. En revanche, la plupart du temps, Noël, par ses remarques à propos de la poésie, de l'enfance et de Maurice Richard, donne une image positive de ce sport.

De plus, dans *Volkswagen Blues*, Poulin, en citant les héros de Jack Waterman, nomme des écrivains, des athlètes, des peintres, etc. Cela vient rejoindre le côté positif qu'il avait présenté dans *Le cœur de la baleine bleue*, où Maurice Richard était un joueur important dans l'imaginaire de Noël.

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

Dans le cas de Carrier, il met lui aussi en scène les rapports entre l'écriture et le hockey, notamment dans *Prières d'un enfant très très sage* et *Les moines dans la tour*. Si l'écriture joue un rôle fondamental dans la vie des personnages de ces deux romans, elle ne s'oppose pas nécessairement au hockey. Les personnages peuvent ainsi aimer les deux activités sans devoir choisir l'une au détriment de l'autre, comme c'est le cas dans *Le jardin des délices*, où le professeur établit une distinction entre les deux.

Dans *Prières d'un adolescent très très sage*, la situation est plus ambiguë. Dans « Prière pour devenir bon à quelque chose », le hockey et la culture cohabitent harmonieusement dans l'imaginaire du personnage, lui qui possède comme héros aussi bien Maurice Richard qu'Émile Nelligan. En revanche, une séparation entre les deux univers apparaît, lorsque l'adolescent cultivé joue au hockey contre d'autres adolescents qui, eux, ne le sont pas, dans « Prière de la neige qui tombe sur la patinoire ». Malgré son érudition et son intelligence, le narrateur n'intéresse pas les filles.

Tout compte fait, on peut soutenir, de manière générale, que Roch Carrier et Jacques Poulin offrent une vision semblable du hockey dans leurs romans. L'attestent la passion de certains de leurs personnages pour l'écriture (la littérature, la culture, l'art) et le hockey, ce sport comme un élément de leur enfance et la présence récurrente de Maurice Richard.

## 2- Éléments divergents

Il existe beaucoup plus d'éléments convergents que divergents. Par la force des choses, cela crée un déséquilibre dans le nombre de pages consacré aux uns et aux autres. De plus, les nuances analytiques peuvent paraître aléatoires pour expliquer le départage entre ceux-ci et ceux-là, étant donné que les mêmes scènes romanesques peuvent faire partie, selon le point de vue retenu, des éléments convergents ou divergents.

Quoi qu'il en soit, nous considérons que le principal point de divergence entre Roch Carrier et Jacques Poulin se situe surtout dans leur façon de présenter, de manière antagoniste, le hockey et la culture. Cet antagonisme se présente plus subtilement chez Poulin, puisqu'il n'est présent que par le personnage de Bill dans *Le cœur de la baleine bleue*, tandis qu'il est énoncé de façon plus nette, chez Carrier, dans *Le jardin des délices* et dans *Prières d'un adolescent très très sage*.

Par ailleurs, contrairement à Poulin qui met toujours en scène un adulte comme personnage principal, Carrier a eu recours, à plus d'une reprise, à un enfant comme personnage principal de ses romans. Pour certains de ces enfants, notamment dans *Prières d'un adolescent très très sage* et dans « Une abominable feuille d'érable sur la glace », le hockey devient beaucoup plus qu'un simple passe-temps, c'est leur rapport aux autres enfants qui en dépend.

Rappelons-nous le cas de l'enfant obligé de porter un chandail des Maple Leafs, ce qui le distingue de façon péjorative des autres enfants de son village où « [j]amais [...] quelqu'un n'avait porté le chandail de Toronto, jamais on n'y avait vu un chandail des Maple Leafs de Toronto ». Poulin est toutefois le seul à inclure le personnage d'un joueur de hockey dans un de ses romans, personnage jouant un rôle déterminant dans le récit puisqu'il change le cours de l'histoire : sans lui, Élise serait peut-être restée avec Noël.

Enfin, Roch Carrier est le seul à utiliser le hockey comme symbole du « carnavalesque », pour reprendre l'expression de Bakhtine citée par Gilles Dorion, tel que nous l'avons vu dans notre analyse de *La guerre, yes sir!* Le hockey sert également de représentation de guerre puisque les jeunes livraient une véritable « bataille » à l'équipe adverse. Cette métaphore prend pleinement son sens dans le contexte du roman.

## Conclusion

### Après-match

Comme l'a mentionné Jean-Charles Falardeau,

[l]a cohérence d'une œuvre romanesque tient essentiellement à ce que celle-ci exprime une certaine « vision du monde », vision qui se manifeste plus ou moins explicitement par les décors spatiaux et les rythmes temporels, les conduites et les propos des personnages, les constellations de thèmes et de symboles qui structurent l'univers imaginaire<sup>182</sup>.

Les références collectives présentes dans les romans témoignent alors de l'état d'une société, à une époque donnée. Dans cette perspective, la présence du hockey dans certains romans québécois n'est pas si incongrue qu'on aurait pu le penser au départ. De fait, cette présence constitue, au même titre que d'autres thèmes, un sujet d'analyse littéraire.

Même que le hockey peut transformer certains joueurs en figure mythique. Dans *Mythologies*, Roland Barthes estime que le mythe peut être formé de toutes sortes de représentations : « Le discours écrit, mais aussi la photographie, le cinéma, le reportage, le sport, les spectacles, la publicité, tout cela peut servir de support à la parole mythique<sup>183</sup>. » Ainsi, le fait que plusieurs écrivains québécois, dont évidemment Roch Carrier et Jacques Poulin, fassent de Maurice Richard un mythe, confirme sa place dans l'imaginaire québécois.

---

<sup>182</sup> Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 95.

<sup>183</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1957, p. 216.

Le hockey s'inscrit également dans l'imaginaire par sa présence dans l'inconscient. Sigmund Freud et Carl-Gustav Jung ont expliqué que l'inconscient est formé de choses provenant du passé, notamment de l'enfance. C'est ainsi que se présente souvent le hockey au Québec puisqu'il fait écho à des expériences vécues dans l'enfance, souvent transmises de génération en génération. Cette relation au passé fait du hockey un élément de l'imaginaire collectif qui se traduit dans son inclusion au sein de la littérature québécoise.

De plus, la parution, en 2004, d'un roman entièrement basé sur le hockey laisse entendre que la nouvelle génération littéraire s'intéresse aussi à ce sport.

Avec *Ça sent la coupe*, Matthieu [sic] Simard a écrit une sorte de « roman-journal », où le hockey représente la toile de fond sur laquelle se tisse l'existence du narrateur. Celui-ci, prénommé Matthieu, qui est également l'écrivain du journal, commente les parties de la saison 2003-2004 des Canadiens de Montréal et raconte les événements importants de sa vie. Passionné du hockey, il consacre une très grande partie de son temps à regarder les parties de son équipe favorite :

C'est pour ça que, soir après soir, je me colle devant mon écran de 51 pouces, et je deviens un enfant nono qui pense que tout ce qu'il y a dans la vie, c'est vingt gars en patins, avec des chandails rouges, qui poussent une rondelle, qui crachent partout, qui souffrent sans vraie raison. C'est pour ça que quand on est petits, on joue au hockey en y croyant, en se disant que peut-être un jour ce sera nous. Et que quand on est grand et qu'on réalise que ce n'est pas nous, sur la glace du Centre Bell,

on regarde avec envie, et avec des yeux d'enfants, ceux qui sont devenus ce qu'on aurait aimé être<sup>184</sup>.

Le résultat des parties influence souvent son humeur ou, du moins, l'aide à mieux se sentir. Si les Canadiens gagnent, il se sent bien, moins seul :

Le moral est bon dans le vestiaire? Leurs bras meurtris vous tendent toujours le flambeau? *Gooooood*. Parce que moi, je compte beaucoup sur vous. Pour gagner, bien sûr, mais surtout pour que moi, je puisse garder le moral. Me coucher tout seul dans mon lit, le soir, et savoir que vous avez gagné, comme une petite goutte d'onguent<sup>185</sup>.

Matthieu Simard ne présente pas le hockey de la même façon que Roch Carrier et Jacques Poulin. En fait, il n'en traite pas de façon sporadique et évoque rarement des souvenirs face à ce sport. Tout comme les narrateurs des romans de Carrier et de Poulin, celui de son roman nomme certains de ses héros, mais ceux-ci ne sont pas issus de son enfance. Le narrateur vit dans le présent et ses idoles font partie de l'équipe « actuelle » des Canadiens de Montréal, c'est-à-dire de 2003-2004 de son équipe favorite. Bref, le narrateur de *Ça sent la coupe* ne vit pas dans la nostalgie d'une époque glorieuse où les Canadiens de Montréal étaient la fierté de tout un peuple.

Le roman de Simard réaffirme que le hockey a droit de cité dans la littérature québécoise.

\* \* \*

---

<sup>184</sup> Matthieu Simard, *Ça sent la coupe*, Outremont, Stanké, 2004, p. 223-224.

<sup>185</sup> *Ibid.* p. 117.

Renald Bérubé croyait qu'il était difficile de combiner le sport et la culture au Québec. Selon lui, le sport représentait « une manifestation de la culture populaire », ce qui expliquait alors son exclusion de la culture « sérieuse » au Québec<sup>186</sup>. Depuis la parution de cet article en 1973, la place du hockey dans la culture québécoise a pris une certaine ampleur, même s'il ne faut pas se leurrer : le sport en général restera toujours en marge d'une certaine culture.

Mais nous espérons que notre thèse aidera à réduire cet écart entre culture populaire et culture sérieuse.

---

<sup>186</sup> Renald Bérubé, art. cité, p. 199.

## Bibliographie

### I- CORPUS

CARRIER, Roch, *La guerre, yes sir!*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 123 p.

\_\_\_\_\_, *Il est par là, le soleil*, Montréal, Stanké, coll. « romans 10/10 », 1981 [1970], 152 p.

\_\_\_\_\_, *Le jardin des délices*, Montréal, Éditions La Presse, 1975, 213 p.

\_\_\_\_\_, *Les enfants du bonhomme dans la lune*, Montréal, Stanké, 1979, 162 p. Comprend : « Une abominable feuille d'érable sur la glace », p. 77-81.

\_\_\_\_\_, *Prières d'un enfant très très sage*, Montréal, Stanké, coll. « Le petit format du Québec », 1996 [1988], 149 p.

\_\_\_\_\_, *Fin*, Montréal, Stanké, 1992, 143 p.

\_\_\_\_\_, *Prières d'un adolescent très très sage*, Montréal, Stanké, 1998, 126 p.

\_\_\_\_\_, *Les moines dans la tour*, Montréal, XYZ éditeur, 2004, 216 p.

POULIN, Jacques, *Le cœur de la baleine bleue*, présentation de Pierre Filion, Montréal, BQ, 1994 [1970], 200 p.

\_\_\_\_\_, *Faites de beaux rêves*, introduction de Pierre Filion, Montréal, BQ, 1988 [1974], 200 p.

\_\_\_\_\_, *Volkswagen Blues*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, coll. « Babel », 1998 [1984], 323 p.

\_\_\_\_\_, *Chat sauvage*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, coll. « Babel », 1998, 224 p.

## II- OUVRAGES SUR L'IMAGINAIRE

### A) EUROPE

BACHELARD, Gaston, *L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1976 [1943], 306 p.

\_\_\_\_\_, *Le droit de rêver*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « À la pensée », 1973 [1970], 250 p.

\_\_\_\_\_, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, 183 p.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1957, 268 p.

BELLEMIN-NOËL, Jean, *Psychanalyse et littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1978, 127 p.

\_\_\_\_\_, *Vers l'inconscient du texte*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, 203 p.

BURGOS, Jean (s. la dir. de), *Études et recherches sur l'imaginaire*, Paris, Lettres modernes, coll. « Circé », 1969, 298 p.

CÉLIS, Raphaël, *L'œuvre et l'imaginaire. Les origines du pouvoir-être créateur*, préface de Paul Ricoeur, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1977, 321 p.

CHELEBOURG, Christian, *L'imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*, Paris, Éditions Nathan, 2000, 180 p.

DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992 [1963], 536 p.

\_\_\_\_\_, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1984 [1964], 132 p.

DURAND, Yves, *L'exploration de l'imaginaire. Introduction à la modélisation des univers mythiques*, Paris, L'espace bleu, coll. « Bibliothèque de l'imaginaire », 1988, 354 p.

FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1973, 443 p.

JUNG, Carl-Gustav, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie*, préface et traduction d'Yves Le Lay, Genève, Librairie de l'Université Georg & Cie, coll. « Analyse et synthèse », 1983 [1953], 770 p.

MALRIEU, Philippe, *La construction de l'imaginaire*, Bruxelles, Charles Dessart, 1967, 246 p.

MILNER, Max, *Freud et l'interprétation de la littérature*, Paris, SEDES, coll. « Les livres et les hommes », 1997, 215 p.

RAYMOND, Daniel, *Les frontières de l'imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 1993, 154 p.

SARTRE, Jean-Paul, *L'imagination*, Paris, Presses universitaires de France, 1969 [1936], 162 p.

\_\_\_\_\_, *L'imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1966 [1940], 378 p.

WUNENBURGER, Jean-Jacques, *L'imaginaire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 2003, 125 p.

## B) QUÉBEC

BERTRAND, Claude et Michel MORIN, *Le territoire imaginaire de la culture*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1979, 178 p.

CHASSAY, Jean-François et Bertrand GERVAIS (s. la dir. de), *Les lieux de l'imaginaire*, Montréal, Liber, 2002, 306 p.

FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, préface de Gilles Marcotte, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Reconnaissances », 1974, 152 p.

LAPIERRE, René, *L'imaginaire captif : Hubert Aquin*, Montréal, Quinze, coll. « prose exacte », 1981, 183 p.

LEMIRE, Maurice, « En quête d'un imaginaire québécois », *Imaginaire social et représentations collectives. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, s. la dir. de Fernand DUMONT et d'Yves MARTIN, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 175-186.

\_\_\_\_\_, *Formation de l'imaginaire québécois (1764-1867)*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 280 p.

NAUD, Julien, *Une philosophie de l'imagination*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1979, 168 p.

SIROIS, Antoine, *Lecture mythocritique du roman québécois*, Montréal, Éditions Triptyque, 1999, 132 p.

TREMBLAY, Roseline, *L'écrivain imaginaire : essai sur le roman québécois, 1960-1995*, préface de Jacques Allard, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Littérature », 2004, 600 p.

### III- SUR LE SPORT ET LE HOCKEY

#### A) LIVRES

BARTHES, Roland, *Le sport et les hommes*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, 79 p.

BRUNEAU, Pierre et Léandre NORMAND, *La glorieuse histoire des Canadiens*, préface de Jean Béliveau, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2003, 743 p.

CARRIER, Roch, *Le Rocket*, Montréal, Stanké, 2000, 271 p.

HAMEL, Yan, Geneviève LAFRANCE et Benoît MELANÇON (s. la dir. de), *Des mots et des muscles! Représentations des pratiques sportives*, Québec, Éditions Nota bene, 2005, 274 p.

LAVOIE, Marc, *Avantage numérique. L'argent et la Ligue nationale de hockey*, Hull, Éditions Vents d'Ouest, coll. « Critiques », 1997, 288 p.

\_\_\_\_\_, *Désavantage numérique. Les francophones dans la LNH*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Critiques », 1998, 168 p.

PELLERIN, Jean-Marie, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, Montréal, Éditions Trustar, 1998, 570 p.

## B) ARTICLES

ALTON, Anne Hiebert, « *The Hockey Sweater : A Canadian Cross-Cultural Icon* », *Papers*, vol. 12, n° 2, août 2002, p. 5-13.

BÉRUBÉ, Renald, « Les Québécois, le hockey et le Graal », *Voix et images du pays*, n° 7, automne 1973, p. 191-202.

BUJOLD, Michel, « Le hockey : entre le jeu et la guerre », *États du polémique*, s. la dir. d'Annette HAYWARD et de Dominique GARAND, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 22, 1998, p. 175-194.

CHIASSEON, Herménégilde, « Comment traverser le tain de notre miroir pour atteindre le paradis de la visibilité ». Accès : <http://www.umoncton.ca/gaum/fherme3.html>, consulté le 2 décembre 2004.

GENOSKO, Gary, « *Hockey and culture* », *Popular Culture in Canada*, Scarborough, Prentice Hall Allyn, 1999, p. 140-150.

LAVOIE, Carlo, « Maurice Richard : du joueur à la figure », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, vol. 22, n°s 1-2-3, automne 2002, p. 211-227.

MELANÇON, Benoît, « Canadien, comme Maurice Richard ou Vie et mort d'une légende », *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, s. la dir. de Benoît Melançon et Pierre Popovic, Montréal, Fides, 1995, p. 179-194.

NORTHEY, Margot, « *Sportive Grotesque* », *Canadian Literature*, n° 70, 1976, p. 14-22.

ROMPRÉ, Paul et Gaétan Saint-Pierre, « Essai de sémiologie du hockey (à propos de l'idéologie sportive) », *Stratégie*, n° 2, printemps-été 1972, p. 19-53.

TREMBLAY, Victor-Laurent, « Masculinité et hockey dans le roman québécois », *The French Review*, vol. 78, n° 6, mai 2005, p. 1104-1116.

### C) THÈSE

LAVOIE, Carlo, « Discours sportif et roman québécois : figures d'un chasseur du territoire », Département de français, Université Western (Ontario), thèse de doctorat, 2002, 260 f.

### D) CRÉATION

BARBEAU, Jean, *Ben-Ur*, Montréal, Leméac, 1971, 108 p.

\_\_\_\_\_, *La coupe Stainless* suivi de *Solange*, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre Leméac », 1987 [1974], 144 p.

BISMUTH, Nadine, *Scrapbook*, Montréal, Boréal, 2004, 393 p.

DUCHARME, Réjean, *L'hiver de force*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002 [1973], 273 p.

GERMAIN, Jean-Claude, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976, 138 p.

GODBOUT, Jacques, *Salut Galarneau!*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1995 [1967], 158 p.

LALANDE, Dan et Robert MARINIER, *Deuxième souffle*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Théâtre », 1992, 151 p.

LEVAC, Claude et Françoise LORANGER, *Le chemin du Roy*, Montréal, Leméac, 1969, 135 p.

PLANTE, Raymond, *Le nomade*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman 16/96 », 1999, 219 p.

\_\_\_\_\_, *Les veilleuses*, Montréal, La courte échelle, 2002, 172 p.

POZIER, Bernard, *Les poètes chanteront ce but*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Radar », 1991, 84 p.

ROBITAILLE, Marc (s. la dir. de), *Une enfance bleu-blanc-rouge*, Montréal, Les 400 coups, 2000, 167 p. Comprend : Daniel POLIQUIN, « Pour qui prends-tu? », p. 115-118.

SIMARD, Matthieu, *Ça sent la coupe*, Outremont, Stanké, 2004, 270 p.

TRUDEL, Sylvain, *Le souffle de l'Harmattan*, Montréal, Quinze, 1986, 140 p.

\_\_\_\_\_, *Les prophètes*, Montréal, Quinze, 1994, 233 p.

\_\_\_\_\_, *Du mercure sous la langue*, Montréal, Les Allusifs, coll. « Les Allusifs », 2001, 129 p.

#### IV- SUR L'ŒUVRE DE ROCH CARRIER

BOND, David J., « Carrier's Fiction », *Canadian Literature*, n° 80, 1979, p. 120-131.

DORION, Gilles, *Roch Carrier. Aimer la vie, conjurer la mort*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Œuvres et auteurs », 2004, 260 p.

GIGNAC, Rodrigue *et al.*, *Roch Carrier*, Sillery, Éditions de l'hôte, coll. « Nord », 1976, 152 p. Comprend : Joanne McCracken, « Il est par là, le soleil – *The Quest for the Good Life* », p. 99-119.

## V- SUR L'ŒUVRE DE JACQUES POULIN

LAPOINTE, Jean-Pierre (s. la dir. de), dossier « Jacques Poulin», *Voix et images*, vol. XV, n° 1, automne 1989, 154 p.

SING, Pamela V., *Villages imaginaires : Édouard Montpetit, Jacques Ferron et Jacques Poulin*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, 272 p.

## VI- DIVERS

### A) LIVRES

DICKINSON, John A. et Brian YOUNG, *Brève histoire socio-économique du Québec*, traduit de l'anglais par Hélène Filion, Sillery, Éditions du Septentrion, 1995, 383 p.

JACKSON, Élisabeth R., *L'évolution de la mémoire involontaire dans l'œuvre de Proust*, Paris, A.G. Nizet, 1966, 280 p.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, préface d'Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1988 [1919], 527 p.

TÉTU DE LABSADE, Françoise, *Le Québec, un pays, une culture*, préface de Fernand Dumont, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, 572 p.

### B) ARTICLES

BRUN, Jean, « La main et le choix », *Carrefour*, « Le sort de la main », 1992, vol. XIV, n° 1, p. 24-30.

DAOUST, Paul, « L'émeute au Forum, première révélation du mythe Richard », *Le Devoir*, 17 mars 2005, p. A7.

MAJOR, Robert, « Québécois ou Canadien français : note sur l'identité québécoise et la fortune d'un vocable », *Convoyages*, Ottawa, Éditions David, 1999, p. 43-59.

Radio-Canada, « Les Nordiques gagnent la coupe AVCO », « En coulisses ». Accès : <http://archives.cbc.ca/IDC-0-106-1302-7840/annees70/1977-05-27/>, consulté le 18 mars 2005.

TREMBLAY, Réjean, « Pas de Mercedes à 50 ans... », *La Presse*, 17 mars 2005, p. S7.

VAILLANCOURT, Pierre-Louis, « Permanence et évolution des formes dans l'imaginaire ducharmien », *Paysages de Réjean Ducharme*, Montréal, Fides, 1994, p. 17-64.

## Table des matières

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
CITATION	iv
DÉDICACE	v
INTRODUCTION (Avant-match)	6
CHAPITRE I	
Première période	12
1- En quête d'un imaginaire	12
2- L'imaginaire comme objet d'étude	14
3- L'imaginaire, la littérature et le hockey au Québec	21
3,1) L'imaginaire	21
3,2) Les études littéraires	23
3,3) La littérature et le hockey	28
CHAPITRE II	
Deuxième période	34

1- <i>La guerre, yes sir!</i>	36
2- <i>Il est par là, le soleil</i>	42
3- <i>Le jardin des délices</i>	46
4- « Une abominable feuille d'érable sur la glace »	48
5- <i>Prières d'un enfant très très sage</i>	52
6- <i>Prières d'un adolescent très très sage</i>	57
7- <i>Les moines dans la tour</i>	61
CHAPITRE III	
Troisième période	68
1- <i>Le cœur de la baleine bleue</i>	68
2- <i>Faites de beaux rêves</i>	79
3- <i>Volkswagen Blues</i>	83
4- <i>Chat sauvage</i>	85
CHAPITRE IV	
Prolongation	88
1- Éléments convergents	88
2- Éléments divergents	94
CONCLUSION (Après-match)	96
BIBLIOGRAPHIE	100